

OUTILS AGRICOLES DE LA RÉGION DE MARADI (NIGER)

Claude RAYNAUT

RÉSUMÉ

Le but de cet article est de montrer comment une étude, même succincte, des outils agricoles peut aider à approfondir l'analyse dynamique d'un agro-système. Les informations que ces instruments nous livrent permettent, en effet, d'accéder à une compréhension plus fine des conditions matérielles d'exercice de la force de travail et, par ce biais, de cerner de plus près les objectifs sociaux et les stratégies techniques au service desquels leur maniement s'exerce. Ces objets usuels étant fréquemment les interprètes d'une symbolique sociale — en particulier en ce qui concerne la division sexuelle des rôles au sein de la communauté rurale — on peut, d'autre part, acquérir à travers eux une vision plus précise et plus concrète des rapports sociaux de production.

En fin de compte, ce à quoi une attention soutenue apportée aux outils agricoles incite, c'est à dépasser une acception trop statique et trop simplificatrice de la notion de force productive et à définir celle-ci par rapport au jeu complexe des interactions unissant les pratiques techniques aux potentialités et aux contraintes du milieu naturel ainsi qu'aux réalités sociales démographiques et économiques. Une telle approche implique que l'on donne une juste place à la souplesse des pratiques paysannes et à leur capacité de constant ajustement à l'égard des sollicitations auxquelles elles sont confrontées. Par là même, elle fournit les moyens de comprendre les transformations d'un système de production agricole par la prise en compte des dynamismes qui l'animent.

L'étude se divise en deux parties. La première est consacrée à une réflexion, nourrie par les données concrètes recueillies sur le terrain, centrée autour de trois thèmes principaux : la souplesse des pratiques paysannes, la mutation actuelle des systèmes agraires, les représentations sociales s'exprimant à travers les outils. La seconde regroupe 18 fiches techniques décrivant et analysant l'ensemble des instruments étudiés.

MOTS-CLÉS : Niger — Haoussas — Maradi — Agriculture — Outils — Adaptation — Évolution — Inégalités — Représentations sociales.

ABSTRACT

THE AGRICULTURAL IMPLEMENTS IN THE REGION OF MARADI (NIGER)

This paper, though a brief one, aims to show how a study of the agricultural implements can contribute to a deeper dynamic analysis of a given agro-system. The information given by these implements enable us to understand better the material conditions under which the labour force is working and to determine more precisely the social objectives and the technical strategies achieved through them. Moreover, such tools, in daily use, often represent symbolical social roles, particularly the sexual division of labour within the rural community: they thus afford a more precise and concrete view of the social relations of production.

Paying sustained attention to agricultural implements is thus an incitement to look beyond too static and too simplifying a meaning for the notion of productive labour and to define it in relation with the complex interactions which connect together the technical practices, the potentialities and constraints of the natural environment, and the social, demographic and economic realities. Such an approach suggests that the flexibility of peasant practices and their constant adaptability to different situations should be valued more. This means that it enables us to understand the transformations of a system of agricultural production by taking its dynamic forces into account.

The study is divided into two parts, the first devoted to an analysis of three main themes based on the concrete data collected during the field works (flexibility of peasant practices, current change in agrarian systems and social representations as revealed through the implements); the second being composed of 18 technical descriptions of the implements, followed by an overall analysis of them all.

KEY WORDS : Niger — Haoussa — Maradi — Agriculture — Implements — Adaptation — Evolution — Inequalities — Social representations.

1. Outils agricoles et systèmes de production

Les données sur lesquelles ce travail se fonde ont été recueillies, pour l'essentiel, dans deux villages haoussas du département de Maradi (Niger), dont chacun est représentatif d'une situation humaine, géographique et économique particulière :

— *Sumarana* : localité de 1 200 habitants environ, fondée il y a près de deux cents ans, située au bord de la vallée de Maradi (inondable en hivernage et irrigable en saison sèche), bénéficiant d'une pluviométrie moyenne annuelle (sur 30 ans) d'environ 600 mm.

— *Sharken Hawsa* : village d'un peu moins de 900 habitants, datant de la première décennie de ce siècle, établi au cœur du vaste secteur dunaire qui occupe le centre du département, soumis à une pluviométrie moyenne de l'ordre de 500 mm.

Nous constaterons plus loin, et c'est ce qui justifie la comparaison entre les deux villages, que des différences notables existent de l'un à l'autre, tant en ce qui concerne les outils qu'on y observe que pour la façon dont ceux-ci sont employés. Une recherche menée sur un plus grand nombre de localités aurait, sans doute, fait apparaître une variabilité encore plus marquée. En effet, les 40 000 km² que couvre le département de Maradi sont loin d'offrir des conditions écologiques homogènes et la population qui y vit (près d'un million de personnes) a connu dans le passé de multiples brassages (1). Cet article ne constitue donc nullement un inventaire complet des outils agricoles utilisés par une ethnie particulière (les Haoussas en l'occurrence) ou au sein d'un espace géographique donné. Il se veut simplement l'illustration d'une démarche d'analyse dont nous avons exposé plus haut les principes généraux.

1.1. LES OUTILS, TÉMOINS DE LA CAPACITÉ D'ADAP- TATION PAYSANNE

La première constatation qui s'impose, à l'examen des données recueillies, concerne la grande souplesse de pratique dont font preuve les paysans vis-à-vis de leur outillage agricole.

Trois traits sont particulièrement significatifs, à cet égard : la polyvalence de certains instruments ; la variabilité des outils et de leur usage d'un village à l'autre ; les emprunts effectués auprès d'autres ethnies ou dans des régions plus ou moins lointaines.

La polyvalence de certains instruments

L'exemple le plus patent, à ce point de vue, est celui de la houe *kwashi* (fiche 3). Dans le village de *Sumarana*, elle est utilisée pour au moins quatre types bien distincts d'opérations agricoles : le débroussaillage, le labour préalable et les semis (dans les sols durs), la récolte de certains sorghos de grande taille. Selon ses emplois, elle apparaît tantôt comme un outil de coupe (en complément de la hache ou en concurrence avec elle), tantôt comme un instrument de travail du sol. A *Sharken Hawsa*, la houe *kamud'a* (fiche 4), présentée comme une variante locale de *kwashi*, est surtout employée pour le débroussaillage. La comparaison des deux outils suggère cette plus ou moins grande spécialisation — notamment en ce qui concerne les proportions et l'angle de montage du fer : plus adaptés à la coupe qu'au travail du sol dans le cas de *kamud'a*.

Autre témoignage de souplesse, on constate que, dans les deux villages, le même fer de *kwashi* peut être monté alternativement sur un manche court (donnant alors une houe) ou sur un manche long (permettant d'obtenir ainsi un semoir *sungumi*) (fiche 8).

L'interchangeabilité des éléments d'un outil se retrouve aussi dans d'autres cas. Ainsi, le même fer de *kwashi* peut-il être réutilisé, quand il est usagé, pour fabriquer une hache *gahiya* (fiche 10) — ce qui confirme la proximité fonctionnelle des deux instruments. De la même manière, en redressant une lame de houe *kalmi* raccourcie par l'usure, on obtient une pointe d'épieu *dagi* (fiche 17).

Plus largement, c'est de façon quotidienne que l'on peut observer des exemples spontanés d'usages dérivés d'outils agricoles : le rateau *mayaya* servant à nettoyer la cour de la maison ; la houe *galma*, à creuser des puits ou à pétrir le pisé. Il faut donc éviter de ranger les outils agricoles dans des catégories trop rigides qui ne rendraient pas compte des usages diversifiés que l'on peut en faire — parfois en dehors de l'agriculture. Ces fonctions apparemment marginales sont d'autant moins à négliger qu'il peut y avoir, dans cette polyvalence, un facteur non négligeable de résistance vis-à-vis de l'adoption d'instruments nouveaux, du fait même de la plus grande spécialisation technique de ces derniers.

La variabilité des outils et leurs usages

L'examen des fiches techniques fait apparaître certaines divergences entre les instruments observés

(1) S'y retrouvent, notamment, des ressortissants de différents États haoussas ; des migrants venus de longue date du Bornou et, aujourd'hui, largement assimilés aux Haoussas ; des agro-pasteurs Peuls et Bouzous (classe servile des Touaregs).

à *Sumarana* et ceux que l'on rencontre à *Sharken Hawsa*. A cela s'ajoute le fait que ceux qui peuvent être communs aux deux villages n'ont pas toujours, ici et là, le même usage.

Cette variabilité n'est pas fortuite et la diversité des outillages traduit des différences significatives du point de vue des pratiques agricoles.

C'est en ce qui concerne les outils de sarclage que l'opposition entre *Sumarana* et *Sharken Hawsa* s'observe avec le plus de netteté. Dans le premier village, les cultivateurs utilisent la houe *kalmi* (fiche 1), qui permet de réaliser un sarclo-binage, d'ameublir le sol sur quelques centimètres et de dresser des billons sommaires. Dans le second, ils manient l'iler, *haywa ta tsaye* (fiche 6) qui n'opère qu'un désherbage superficiel et laisse une surface plane.

Par la posture courbée qu'il exige, *kalmi* est d'un maniement plus pénible que *haywa ta tsaye*. A superficie égale, les temps de travaux qu'il réclame sont également plus longs. C'est donc un instrument dont l'usage implique un investissement non négligeable en force de travail. L'iler, pour sa part, est davantage soumis aux limites imposées par la compacité du sol et la vigueur des adventices.

Une étude, qui fait désormais référence, a été consacrée naguère par H. RAULIN à la répartition géographique de la houe et de l'iler dans l'ensemble de la zone sahélo-soudanienne (cf. Bibliographie). Elle fait apparaître le département de Maradi — en particulier sa frange ouest — comme une plage de transition entre les régions de l'Ader et de la Majiya qui constituent un bastion avancé de la houe (dont la propagation trouverait son épïcêtre historique au sud de l'État Sokoto, au Nigeria) et le vaste domaine de l'iler qui s'étend, vers l'est, jusqu'aux confins du pays Manga.

RAULIN émet plusieurs hypothèses, que nous n'examinerons pas toutes ici, afin d'expliquer l'adoption par les communautés paysannes de l'un ou l'autre de ces outils : éclatement des structures sociales traditionnelles, rôle de l'Islam à la fois comme un véhicule d'influences techniques externes et comme base d'un nouveau système de représentation du monde, poids des mécanismes marchands consécutif au développement des cultures de rente, pression démographique.

Ce qui est incontestable c'est que, d'un point de vue strictement agricole, chacun des deux outils est au service d'une stratégie technique bien différente :

— relativement intensive, avec la houe, du fait de l'investissement en travail que son maniement

réclame et de l'amélioration foncière qu'il permet (billonnage, enfouissement des herbes) ;

— extensive et consommatrice d'espace avec l'iler grâce auquel on peut sarcler rapidement de vastes espaces.

L'usage du *kalmi* ou de la *haywa* traduit donc une orientation globalement opposée de la part des agro-systèmes où on les observe. Pour RAULIN, l'évolution actuelle s'opérerait dans le sens d'une adoption de la houe, témoignant d'une mutation des pratiques paysannes vers une plus grande intensivité — la question en suspens étant celle des facteurs qui déterminent cette évolution.

Dans l'exemple qui nous concerne, il serait tentant d'établir une correspondance entre les conditions écologiques que connaissent les deux villages étudiés et leur choix pour l'un ou l'autre instrument. *Sumarana*, avec ses terres de vallée lourdes et sa pluviométrie moyenne assez élevée, offrant *a priori* un terrain favorable à l'adoption de la houe ; *Sharken Hawsa*, avec ses sols sableux et sa pluviométrie faible, présentant des conditions plus propices à l'emploi de l'iler. A l'appui de cette hypothèse viennent des observations, que nous avons menées par ailleurs (1), montrant clairement qu'au fur et à mesure que l'on se déplace sur un gradient sud-nord et que les conditions climatiques s'aggravent, se manifeste une tendance nette à l'accroissement du caractère extensif des cultures : augmentation des superficies exploitées par actif, diminution de la densité des semis, contrôle plus lâche des adventices. Envisagée de ce point de vue, *haywa ta tsaye* serait l'instrument privilégié des agriculteurs du front pionnier : celui grâce auquel ils peuvent étendre les superficies qu'ils exploitent, afin de compenser les aléas qu'imposent des conditions naturelles rigoureuses et une pluviométrie capricieuse.

La répartition géographique des deux outils au sein de l'espace départemental ne vérifie malheureusement pas cette hypothèse : le *kalmi* se rencontre jusque dans l'extrême nord ; bien au-delà de la limite « officielle » des cultures, tandis que l'iler est couramment utilisé dans tout le sud-est du département — secteur d'implantation ancienne, de pluviométrie favorable et où les plages du sol compact sont fréquentes.

S'il est incontestable que la tendance à l'extensivité s'affirme lorsque les conditions d'aridité s'accroissent, il s'avère donc que cette modulation peut aussi bien s'exercer — quoique à des paliers différents — à travers le maniement de l'un ou l'autre des deux instruments.

L'hypothèse de RAULIN, liant l'adoption de la houe

(1) Voir à ce sujet : KOECHLIN, 1980 ; GRÉGOIRE, 1980 ; RAYNAUT, 1980.

à la raréfaction de l'espace et à la nécessité pour les agriculteurs de chercher dans l'augmentation des rendements le moyen de maintenir la productivité globale de leur système de production, ne se vérifie pas davantage. Tout le secteur central du département — au cœur duquel se trouve *Sharken Hawsa* — connaît un taux d'occupation agricole du sol supérieur à 70 % (STIGLIANO, 1980), on n'y continue pas moins à utiliser l'iler et, nous le verrons un peu plus loin, l'évolution qui s'esquisse ne va pas dans le sens d'une adoption du *kalmi*. À l'inverse, tout l'ouest, où domine la houe, présente des taux moyens d'occupation sensiblement plus faibles (inférieurs à 40 % et même à 20 %) et le manque de terres ne s'y fait que très localement sentir.

À défaut d'explication, on doit donc, pour l'instant, se contenter d'une simple constatation : l'aire du *kalmi* semble correspondre *grosso modo* à la zone d'influence des populations haoussas remontées du sud, tandis que l'extension de l'iler coïncide plus ou moins avec les espaces atteints par les courants de peuplement issus de l'est — du monde béri-béri. Cette spécialisation établie sur une base culturelle demeure cependant toute relative car, d'une part, des agriculteurs d'ethnies différentes (Haoussas, Bouzous, Peuls, Béri-Béris) peuvent utiliser les mêmes outils tandis que, par ailleurs, l'intense brassage de populations qu'a connu le département depuis le début du siècle a conduit à des échanges nombreux derrière lesquels la « tradition » s'estompe souvent.

À vrai dire, seule une étude approfondie menée sur un grand nombre de localités permettrait de préciser les données du problème et de proposer des esquisses d'explications historiques. La comparaison des deux villages autour desquels cette étude est organisée permet quant à elle, nous allons y revenir, de préciser les évolutions actuellement en cours et, en replaçant l'usage d'un outil dans l'ensemble de l'agro-système au sein duquel il s'insère, de mieux comprendre les stratégies techniques réelles des paysans.

La variabilité des instruments agricoles et de leur usage entre nos deux villages de référence se confirme encore dans d'autres domaines — la liaison s'affirmant cette fois-ci plus nette entre les pratiques techniques et les données du milieu. C'est le cas, tout d'abord, en ce qui concerne les instruments employés pour préparer les champs avant les semis.

À *Sumarana*, on utilise une fourche à deux dents (fiche 11) particulièrement appropriée au maniement des épineux — nombreux et envahissants dans tout le sud du département. À *Sharken Hawsa*, on emploie en revanche un râteau à huit dents, *mayaya* (fiche 12) qui convient parfaitement pour gratter la surface du sol et le débarrasser des pailles, chaumes et autres débris végétaux qui l'encombrent.

On peut voir dans cette différenciation la marque

d'un effort accompli par les agriculteurs en vue d'adapter leur outillage aux conditions de leur environnement physique et naturel. L'existence, à *Sumarana*, de deux types de haches — l'une pour couper le bois tendre (fiche 10) et l'autre pour le bois dur (fiche 9) — ainsi que de deux types de faucilles (fiche 13) traduit bien le désir de disposer d'une gamme d'instruments suffisamment large pour permettre d'exploiter un milieu végétal plus diversifié que celui qui entoure *Sharken Hawsa*.

Nous avons évoqué plus haut les emplois distincts de la houe *kwashi* et de *kamud'a*, sa variante de *Sharken Hawsa*. Cet exemple illustre bien, lui aussi, le souci de moduler les pratiques techniques, en fonction des contraintes et des ressources de l'environnement naturel. En effet, le cadre géographique de *Sumarana* est marqué non seulement par une pluviométrie plus favorable qu'à *Sharken Hawsa*, mais, aussi, par la proximité d'un cours d'eau temporaire, le *Gulbi* de Maradi et de sa vallée alluviale. En hivernage, celle-ci est propice aux cultures exigeantes en eau, comme certaines variétés de sorgho de très grande taille (plus de trois mètres) tandis que, durant la saison sèche, la faible profondeur de la nappe d'eau rend possible le maraîchage irrigué. Dans ce contexte, le *kwashi* qui, dans sa variante de *Sharken Hawsa*, se présente plutôt comme un simple outil de débroussaillage (fiche 4), intervient ici dans plusieurs opérations culturelles :

— pour les semis, dans les terrains de vallée particulièrement argileux et compacts, où le semoir *sungumi* ne parvient pas à ouvrir les poquets dans lesquels seront enfouies les graines et où, de ce fait, le *kwashi* lui est fréquemment substitué ;

— lors de la récolte (*girbi*) du sorgho de vallée, dont les pieds sont abattus d'un coup de *kwashi*, ce qui amène l'épi à portée de main et permet de le couper au couteau ;

— au moment des travaux de préparation qui précèdent la mise en place d'un jardin irrigué, au cours desquels le *kwashi* est utilisé pour effectuer un labour préalable (*kabla*) qui permet ensuite de tracer les planches et les canaux.

L'existence, jusqu'à ces dernières années, toujours à *Sumarana*, d'une forme de houe originale, *galma* (fiche 5), conçue pour le labour des terres de vallée lorsqu'elles sont profondément humectées ainsi que pour l'édification des grands billons destinés à la culture de l'indigo et des patates douces traduit, de la même manière, un effort d'ajustement de l'outillage aux potentialités du milieu géographique.

La variabilité des instruments agricoles, dont la comparaison de deux villages ne nous apporte qu'une faible image, est, on l'entrevoit ici, le fruit de multiples facteurs. Des traditions culturelles, bien

sûr, qui plongent leurs racines dans le passé. Mais aussi d'un effort des agriculteurs, constamment entretenu et renouvelé, pour tirer le meilleur parti possible de l'environnement dans lequel ils sont établis — compte tenu de leur savoir-faire et des objectifs sociaux qu'ils privilégient.

Il n'y a certes pas invention d'outils nouveaux chaque fois qu'un besoin se présente. Tout se passe en fait comme si les agriculteurs disposaient — par-delà même les barrières ethniques — d'un stock potentiel de solutions techniques, matérialisées notamment dans des outils ; stock dans lequel ils puisent pour trouver une solution aux problèmes qu'ils rencontrent dans l'exercice de leurs activités agricoles. L'abandon d'instruments tombés en désuétude — comme la houe *galma* à Sumarana — ou au contraire, l'adoption d'instruments nouveaux, dont nous donnons des exemples ci-après, illustrent bien ce processus.

Les emprunts d'outils

Le fait que l'on puisse, à un moment donné, observer une certaine distribution géographique des outils agricoles au sein d'un espace de référence et en tirer des éléments utiles à la compréhension des stratégies paysannes ne doit nullement conduire à concevoir cette répartition comme figée.

A la variabilité dans l'espace répondent, dans le temps, des changements qui sont la manifestation de la souplesse paysanne vis-à-vis des techniques agricoles et qui apportent des témoignages précieux sur les évolutions dont les systèmes de production sont actuellement l'objet.

Dans l'exemple que nous étudions ici, cette capacité de changement et d'innovation s'exprime tout particulièrement à travers les emprunts auxquels se livrent les agriculteurs auprès de groupes humains avec lesquels ils entretiennent des rapports plus ou moins étroits.

Le chadouf est sans doute l'une des preuves de l'ancienneté de ces apports externes (fiche 18). Le nom qu'il porte en haoussa, *kutara*, est très proche de celui qu'on lui donne dans les oasis du sud algérien (khétara) et suggère une possible filiation — rendue plausible par les multiples échanges culturels et commerciaux qui ont uni le pays haoussa et le Maghreb pendant de longs siècles.

Plus près de nous, on relève à *Sharken Hawsa* et à *Sumarana* deux exemples d'emprunts très récents.

— Le premier concerne la poignée tranchante *matsamiki* (fiche 16), utilisée pour la récolte du mil. On la trouve en usage, depuis quelques années, chez une minorité de cultivateurs, dans chacun des deux villages. Les personnes interrogées lui donnent l'Ader pour origine, mais RAULIN constatait, il y a moins

d'une vingtaine d'années, son apparition récente dans cette même région. Il serait hasardeux de vouloir retracer le cheminement d'un instrument dont on relève l'usage — contemporain ou ancien — dans des aires géographiques aussi éloignées que le pays Dogon à l'ouest et le Darfour à l'est. Contentons-nous de noter ce qui se passe sous nos yeux : l'adoption d'un outil qui, aux dires de ceux qui l'utilisent, rend le travail de la récolte moins pénible et plus rapide que ne le fait l'emploi du grand couteau à moissonner traditionnel *kujigi* (fiche 15). Le souci qui se manifeste, à travers son introduction, est celui d'optimiser la force de travail disponible à ce moment crucial que constitue la récolte et de réduire ainsi le temps consacré à cette opération épuisante. On ne saurait, sans doute, isoler cette innovation du morcellement des structures familiales de production et de l'affaiblissement des rapports de coopération qui y trouvaient place : pour un foyer réduit à un homme, sa ou ses épouses et, au mieux, quelques adolescents, l'opération de la récolte représente une charge de travail plus lourde que jamais.

Il est intéressant de constater que l'emploi de *matsamiki* met en œuvre une gestuelle totalement différente de celle qu'implique l'usage du couteau (voir les fiches correspondantes). Une solution intermédiaire est adoptée par certains, qui conservent le *kujigi* mais le manient à la façon de *matsamiki*, c'est-à-dire en pressant la tige de mil contre la lame et non pas en la frappant.

Nous ne sommes pas en mesure d'évaluer le taux actuel de pénétration de cet outil mais on peut dire que, sans avoir détrôné le couteau de naguère, il semble d'un usage assez répandu. Son apparition sur les marchés, à l'étalage des forgerons, traduit bien la place grandissante qu'il occupe désormais.

— Le second exemple d'emprunt soulève plus de questions car il s'inscrit en contradiction flagrante avec la tendance qu'avait cru pouvoir dégager RAULIN à partir de ses observations menées dans l'Ader : à savoir une progression de la houe aux dépens de l'iler — signe d'une évolution « naturelle », vers l'intensif, de systèmes de production confrontés à la pénurie d'espace et à une demande toujours croissante de produits agricoles.

Que constate-t-on au contraire à *Sharken Hawsa*? L'expérimentation — encore limitée, certes, mais significative tout de même — d'une variété d'iler nommée *ashasha*, largement répandue dans l'est du Niger et jusqu'au Tchad et qui, effectuant un grattage du sol beaucoup plus superficiel que *haywa ta tsaye*, allège l'opération du sarclage et permet d'exploiter ainsi des superficies beaucoup plus étendues (fiche 7). Au lieu du repliement vers l'intensif attendu c'est au contraire, une « fuite en avant » vers l'extensif que manifeste cette expérimentation de *ashasha* et,

ce, dans un village particulièrement touché par la pénurie de terres libres (moins de 20 % de jachères dans le terroir en 1977) et où la baisse de fertilité du sol constitue une préoccupation particulièrement vive pour les paysans (RAYNAUT, 1980).

Des observations rapides, conduites à *Sarkin Galma* — village du nord-ouest du département où la houe *kalmi* régnait naguère sans partage — font apparaître une évolution similaire : adoption par certains agriculteurs de l'iler *haywa ta tsaye* ; expérimentation de *ashasha*. Cette localité souffre, elle aussi, d'une insuffisance de terres et d'une baisse de fertilité de ses sols.

Comment expliquer un tel comportement, apparemment aberrant au regard d'anticipations frappées au coin du « bon sens » ? En fait, le défaut d'un schéma théorique liant mécaniquement l'intensification agricole et la raréfaction de l'espace tient à ce qu'il repose sur une « évidence » logique et ne tient pas compte des problèmes réels auquel est confronté le paysan ni des objectifs prioritaires qu'il se fixe.

Cette méconnaissance tient, entre autres, à une analyse trop superficielle des pratiques techniques paysannes et des finalités sociales auxquelles celles-ci doivent satisfaire.

Une étude approfondie, menée dans trois villages situés respectivement au sud, au centre et au nord du département de Maradi (le long d'un gradient pluviométrique allant de 500 à 300 mm annuels) fournit des résultats qui conduisent à s'interroger sur les effets réels d'une intensification des pratiques agricoles vis-à-vis de la capacité d'une communauté paysanne à assurer sa reproduction physique et sociale (KOECHLIN, 1980 ; RAYNAUT, 1980). On constate, en effet, que si le village le plus méridional obtient des rendements à l'hectare supérieurs à ceux des deux autres grâce à une plus forte densité des semis, un meilleur niveau de restitution et un contrôle plus soigneux des adventices, l'ordre des « mérites » s'inverse dès lors que l'on prend comme critère d'évaluation la production céréalière par habitant. Au bout du compte, le gain de production apporté par des pratiques plus intensives ne parvient pas à compenser le manque à gagner que représente la faiblesse des superficies exploitées. En termes d'efficacité sociale, l'extensif se révèle, dans cet exemple précis, plus payant que l'intensif. Certes, de tels résultats sont indiscutablement liés à la pluviométrie de l'année au cours de laquelle ont été conduites les observations — et celle de 1977, année de l'étude, était médiocre. Mais l'on ne peut justement faire fi, dans l'analyse des réactions paysannes, de cette contrainte fondamentale que constitue le risque climatique et sa sensible aggravation au cours des quinze dernières années. Il ne faut pas perdre de vue que des pratiques intensives ne peuvent donner leur plein résultat que dans des conditions pluvio-

métriques favorables et qu'un déficit hydrique tend, au contraire, à niveler les rendements, quelles que soient les techniques appliquées.

Socialement parlant, c'est-à-dire du seul point de vue pertinent pour des groupes humains qui doivent avant tout assurer leur survie, et réduire les risques de désastres, l'extensif présente l'avantage d'offrir par avance une parade à un déficit pluviométrique toujours à craindre : tant qu'à obtenir des rendements médiocres, autant que ce soit sur la plus grande étendue possible ! Une telle attitude est semblable à celle d'un joueur qui chercherait à couvrir de jetons le tapis de la table à jouer pour se donner l'assurance d'un gain minimum. Elle s'illustre à l'évidence dans le comportement des agriculteurs de *Sharken Hausa* qui, aux premières pluies utiles, ensemencent les plus grandes étendues possibles pour ne sarcler, ensuite, que là où la levée et le développement des plants s'annoncent favorables.

Sans revenir sur des analyses désormais acquises, il convient de rappeler que la notion de risque ne se réduit pas aux seules contraintes climatiques et qu'elle est aussi fonction de la capacité dont fait preuve une organisation sociale et économique à tolérer des fluctuations importantes de sa production. A cet égard, des facteurs tels qu'une accélération de la croissance démographique, un affaiblissement des formes anciennes de solidarité et de prévoyance, une dépendance accrue des sociétés paysannes vis-à-vis de mécanismes marchands fonctionnant à leurs dépens, constituent tout autant d'éléments de fragilisation qui rendent particulièrement désastreux l'impact d'un déficit vivrier. Moins que jamais le paysan de la région de Maradi dispose de la « marge de manœuvre » qui lui permettrait d'accepter des risques aujourd'hui pour préserver le lendemain. L'échéance à laquelle il se réfère ne peut guère aller plus loin que la future récolte dont dépend sa subsistance et celle de sa famille.

Nous revenons, un peu plus loin, sur les limites qu'implique, à terme, l'application d'une telle stratégie et nous nous efforçons de re-situer ce problème dans le contexte de la profonde mutation au sein de laquelle les systèmes de production locaux sont engagés.

A partir des observations que nous venons de présenter, il est cependant une question que l'on peut évoquer dès à présent et qui, elle, s'inscrit dans une perspective plus historique : est-on fondé à tracer, comme le proposait RAULIN, une ligne évolutive, conçue comme un progrès, allant de l'iler à la houe, de l'extensif à l'intensif ? Ne pourrait-on penser, plutôt, que les sociétés agricoles nigériennes (et plus largement, peut-être, celles de la zone sahélo-soudanienne) disposent de longue date d'un large référentiel technique, d'une panoplie de savoir-faire et d'outils dans lesquels elles puisent au cours de leur histoire,

afin de trouver une réponse aux conjonctures naturelles, sociales et économiques auxquelles elles se trouvent successivement confrontées? Ainsi verrait-on alterner, dans le temps, des phases d'agriculture extensive puis intensive avec, à chaque fois, recours à l'outil le plus approprié.

Le schéma général de développement historique suggéré par RAULIN vient d'ailleurs à l'appui d'une telle hypothèse puisqu'il postule, lui-même, un premier abandon de la houe au profit de l'iler, il y a une dizaine de siècles, au moment où les invasions hilaliennes auraient introduit à la fois de nouveaux rapports de production fondés sur l'esclavage et un mode d'exploitation du milieu plus mobile. La progression récente de la houe dans le secteur central du Niger (entamée au milieu du XIX^e siècle) constituerait alors un retour à l'intensif, répondant à de nouvelles sollicitations internes et externes : fixation des hommes, croissance démographique, demande accrue de produits végétaux liée, notamment, au développement des échanges marchands.

Il ne s'agit là, bien entendu, que de conjectures difficilement vérifiables. Ce qui est moins contestable, c'est l'alternance de conditions opposées qu'ont connues les sociétés rurales de la région de Maradi au cours des deux derniers siècles : agriculture itinérante associée à la chasse jusqu'au début du XIX^e siècle ; fortes concentrations de population dans des secteurs refuges pendant toute la période d'insécurité consécutive aux guerres peules ; expansion extrêmement rapide et retour à une grande mobilité des hommes à la suite de la conquête coloniale ; aujourd'hui saturation de l'espace régional, fragilisation extrême des systèmes de subsistance, phase de rigueur climatique. Comment voudrait-on que des sociétés paysannes ne s'efforcent pas, avec plus ou moins de succès et à travers plus ou moins de tâtonnements, de trouver des réponses adaptées à chacune des situations contrastées auxquelles elles se sont vues confronter. L'exemple des Sérères du Sénégal, modèles d'agriculteurs ayant su élaborer un système de production remarquablement intensif mais se convertissant à l'extensif dès que, transportés dans les « Terres neuves », ils disposent de vastes espaces libres, montre bien comment le passage d'une stratégie à l'autre est aisée, même pour des populations dépositaires de traditions anciennes et complexes (MILLEVILLE et DUBOIS, 1979).

S'il en est ainsi, il faudrait dépasser la description des agro-systèmes sahélo-soudaniens comme autant d'entités discrètes et isolées et s'efforcer, au contraire, de comprendre comment, historiquement, ils s'intègrent dans un vaste système de transformation et de diffusion. L'intense circulation des hommes, des biens et des idées que connaît, de longue date, cet espace géographique constituant, à cet égard, un

milieu favorable à l'élaboration d'une sorte de patrimoine commun, riche de la diversité des solutions (sociales aussi bien que techniques) dont différents groupes humains ont été ici les initiateurs, là les dépositaires.

1.2. STATUT DU TRAVAIL, STATUT DE LA TERRE : VERS UNE MUTATION DES SYSTÈMES AGRAIRES

Aussi riche d'enseignement soit une réflexion portant sur l'histoire des systèmes agraires, il n'en est pas moins vrai que celle-ci se répète rarement et que l'on ne peut guère déduire du passé ce que prépare l'avenir.

D'un point de vue agro-écologique, la situation de communautés villageoises comme celle de *Sharken Hawsa* se caractérise aujourd'hui par une contradiction fondamentale entre la raréfaction rapide de l'espace disponible et le maintien de pratiques agricoles à caractère extensif. Si ce paradoxe s'éclaire, nous venons de voir, par la prise en compte d'une série de contraintes sociales économiques et naturelles qui poussent le paysan à chercher en priorité sa survie immédiate, il n'en est pas moins réel et devra être surmonté pour que puisse s'instaurer une relation durable entre les groupes humains et l'éco-système dont ceux-ci tirent les moyens de leur reproduction.

Cet accès à un nouvel équilibre exige une mutation profonde des agro-systèmes ; mutation qui affectera en un même mouvement les rapports sociaux de production, les pratiques agricoles et les moyens techniques mis en œuvre par les cultivateurs.

Dès à présent, si l'on pousse l'analyse au-delà de la constatation superficielle d'une désorganisation de ces systèmes, on peut voir que cette mutation est désormais engagée et, ce, à travers un renversement des statuts respectifs du facteur travail et du facteur terre au sein du processus productif.

Clarifions cette affirmation par un rapide retour en arrière.

Il y a encore une trentaine d'années dominait dans bien des parties du département une forme d'agriculture marquée par la combinaison de deux modes de régénération du sol.

(a) Dans les secteurs proches des villages (soit dans un rayon de un à deux kilomètres) les paysans pratiquaient une forme assez élaborée d'association entre agriculture et élevage — semblable à celle que continuent à appliquer aujourd'hui les agro-pasteurs peuls et bouzous. Ils déplaçaient les parcelles cultivées, selon un rythme assez rapide, le long d'un axe longitudinal partant de l'agglomération et s'enfonçant dans la brousse environnante. Précédant la progression des champs, le bétail était mis à paître et parqué la nuit sur des aires de stabulation, afin que les terres fussent abondamment fumées lorsque

viendrait le moment de les défricher. L'examen des photographies aériennes de 1957 laisse encore apparaître dans certains villages (surtout à l'est du département) une structure rayonnante des terroirs qui illustre bien cette forme d'occupation de l'espace (1).

(b) Dans les terres plus éloignées — dix kilomètres et parfois même au-delà —, étaient ouverts de vastes essarts, blocs continus de culture, taillés dans la brousse, rassemblant les champs de plusieurs familles, exploités pendant une période assez courte (3 à 4 ans) puis laissés en repos pendant dix à vingt ans. Ici aussi, les photographies aériennes laissent voir ces plages cultivées rejetées à la périphérie des terroirs. Lorsque ces champs de brousse étaient trop éloignés pour permettre de s'y rendre travailler dans la journée et de rentrer le soir au village, les familles — ou certains de leurs membres — allaient s'établir sur place dans des hameaux provisoires (*garuruwan gona* : « villages des champs ») pour le temps nécessaire à l'exécution d'une opération culturale donnée.

Cette forme d'agriculture permettait de concilier un mode d'habitat stable, allant du hameau au gros village, avec une exploitation légère et mobile des ressources du milieu. Elle n'était réalisable que grâce à une abondance des terres et ne présentait pas de rupture radicale avec l'agriculture semi-itinérante que pratiquaient les petits groupes de chasseurs/agriculteurs qui peuplaient cet espace jusqu'au XVIII^e siècle. La continuité était d'autant plus réelle sur ce plan que toute la première moitié du XX^e siècle a connu un puissant mouvement de conquête de terres caractérisé par de multiples créations de villages et des déplacements fréquents d'agriculteurs d'une localité à une autre, à la poursuite incessante d'espaces nouveaux à défricher. Cette grande mobilité était incompatible avec l'établissement d'attaches durables entre des hommes et un lieu déterminé. Dans un tel contexte, l'affirmation de droits exclusifs sur la terre n'avait guère de raison d'être : un champ apparaissant davantage comme un cadre provisoire et interchangeable offert à l'activité humaine que comme un bien appropriable pour lui-même.

Le rôle secondaire du foncier dans le système productif trouvait sa confirmation au niveau des règles sociales qui organisaient son usage. Traditionnellement, en effet, c'était la marque laissée par le travail qui légitimait l'exercice d'un droit sur le sol ; que cette marque vint à disparaître par la suite d'un abandon prolongé et le champ, retourné à l'état de

brousse (*daji*), devenait à nouveau accessible à quiconque souhaitait le défricher.

Cette primauté du travail sur la terre exprimait bien les conditions concrètes d'exercice des activités productives. Si l'espace cultivable était libre (2) encore fallait-il disposer de bras pour en exercer l'usage. L'élément crucial, dans l'exercice du processus productif, était donc la capacité à mobiliser de la force de travail et, pour cela, à faire intervenir les liens sociaux adéquats : rapports de filiation (de parents à enfants, d'ainés à cadets) ; rapports d'alliance (d'homme à épouse, de beaux-parents à gendre et à belle-fille) ; rapports politiques (de chef à sujet, de patron à client) ; rapports d'affinité (voisinage, classe d'âge...). La domination du maître sur l'esclave fut aussi, pendant longtemps, une voie privilégiée de contrôle et d'accumulation de la force de travail.

Au bout du compte, c'était essentiellement, pour reprendre l'expression haoussa, *arzikin mulane* (« la fortune en hommes ») accessible par différentes voies institutionnelles et différentes stratégies sociales, qui pouvait fonder la prospérité d'un homme ou d'un groupe.

C'était donc autour du contrôle social de la force de travail que se cristallisaient les rapports de production.

Telle est donc la logique fondamentale autour de laquelle s'ordonnait, naguère encore, le système de production agro-pastoral local — dans ses aspects sociaux aussi bien que techniques. C'est encore en fonction de cette même logique que peuvent s'analyser certaines des pratiques agricoles actuelles : notamment la poursuite de l'extensif et l'expérimentation d'outils comme *ashasha* qui permettent de porter à son maximum la superficie exploitée par un travailleur. La surface moyenne cultivée par actif à *Sharken Hawsa* approche 2,5 hectares, ce qui est énorme compte tenu de la simplicité des moyens techniques mis en œuvre. Une telle agriculture conduit à des rendements à l'hectare qui peuvent paraître dérisoires (250 kilogrammes de céréales en moyenne en année de bonne pluviométrie) mais la production par actif se maintient à des niveaux beaucoup plus acceptables (environ 600 kilogrammes par actif durant la même année).

L'adoption de la poignée tranchante *matsamiki* obéit au même principe d'optimisation de la productivité du travail de même que, pour une large part, le choix des paysans pour les sols légers — rapides

(1) Par exemple le village de May Jirgui, sur la route de Tessaoua à Zinder : photo 302 - ND - 32 - IX de la couverture I.G.N. de 1957.

(2) Sous réserve de droits éminents exercés par les autorités politiques à différents échelons de la chefferie. Sous réserve aussi, nous le verrons, d'alliances nouées avec les divinités, véritables détentrices du sol.

à travailler — et leur réticence envers les terres lourdes, bien que celles-ci soient souvent plus fertiles.

Il est clair qu'une telle approche de l'agriculture, qui fait passer l'économie de l'espace au second plan, n'est concevable que dans la mesure où celui-ci est largement disponible. A cet égard, la situation actuelle correspond à une réalité bien différente de celle qui vient d'être décrite. Aujourd'hui, c'est plus de la moitié des terres situées au sud de l'isohyète 400 mm qui est livrée aux cultures. Si, à l'avenir, la progression se poursuivait au même taux que celui des deux dernières décennies, ce sont 80 % de ces mêmes terres qui seraient exploitées en 1990. Bien évidemment, dans ces conditions, la poursuite d'une agriculture fortement consommatrice d'espace n'est plus possible. La saturation est déjà atteinte dans un grand nombre de villages du département et l'inquiétude est vive, chez bien des agriculteurs, face à la baisse de fertilité de leurs champs.

A *Sharken Hawsa*, comme à *Sumarana* et dans la majeure partie des villages du département, les réserves foncières sont maintenant épuisées. L'usage continu du sol ou, au mieux, le recours à des jachères de très courte durée, ne laissant pas s'estomper l'empreinte du travail sur le sol, conduisent à l'affirmation de droits exclusifs et, donc, à l'apparition d'une privatisation foncière — celle-ci se réalisant au niveau d'unités domestiques de taille restreinte, famille nucléaire le plus souvent.

Les terroirs sont désormais entièrement partagés, sous la forme de champs aux limites bien définies, entre les exploitations agricoles composant la communauté villageoise (1) : plus de « brousse » non appropriée dans laquelle pourrait puiser celui qui manque de terres : nouvel arrivant, héritier que le partage du patrimoine familial laisse avec quelques maigres champs, chef d'exploitation qui voit ses besoins augmenter au fur et à mesure que s'accroît le nombre des bras dont il dispose et celui des bouches qu'il doit nourrir.

Actuellement, le foncier est devenu l'un des principaux facteurs limitants dans la conduite du processus productif. Le contrôle de la terre prend désormais le pas sur celui de la force de travail et tend à s'exercer sur un double plan : quantitatif (étendues disponibles) et qualitatif (nature des sols, localisation des champs, degré d'entretien de la fertilité).

Les défrichements de terre s'étant poursuivis jusqu'à il y a une vingtaine d'années, la situation

foncière que connaissent aujourd'hui les exploitants d'un village comme *Sharken Hawsa* dépend, dans une large mesure, du degré auquel ils ont, eux-mêmes ou leurs parents, participé à ce dernier partage. Elle est aussi fonction de l'intensité du morcellement imposé ultérieurement par les partages d'héritage.

Quoi qu'il en soit, les « jeux sont faits » maintenant et toute modification foncière ne peut se réaliser que par une redistribution de terres déjà appropriées.

Des mécanismes d'ajustement se sont mis en place, par le biais de dons et de prêts, réactivant, par ce canal, un système de rapports anciens : relations de filiation, d'alliance, de dépendance, d'affinités. Leur portée est toutefois limitée par la concurrence de fait qui oppose les unités de production.

Mais la terre, objet d'appropriation, dotée maintenant d'une valeur marchande, peut aussi faire l'objet de transactions monétaires et c'est par ce biais que commencent à se dessiner des stratégies nouvelles d'accumulation foncière, fondées sur l'achat ou la prise en gage de champs — stratégies qui sont porteuses de bouleversements profonds dans les rapports des cultivateurs à leur sol.

Comprendre la mutation des systèmes de production qui s'amorce, c'est, dans une large mesure, comprendre les différenciations foncières et socio-économiques qui se mettent actuellement en place au sein des communautés villageoises et dont des études de terrain approfondies menées dans plusieurs villages du département (GRÉGOIRE, 1980 ; RAYNAUT, 1980) ont permis de prendre la mesure. Nettement accusées, elles touchent tout autant la disponibilité absolue en terres (de moins de 1 hectare à plus de 7 hectares par actif familial, selon les exploitations, à *Sharken Hawsa*) que la nature et la qualité des sols exploités. Ces écarts sont, pour une large part, l'expression de rentes de situation dont nous venons d'évoquer l'origine (importance de l'héritage, participation aux ultimes défrichements) mais elles peuvent être aussi, dans quelques cas, le résultat d'une politique délibérée d'accumulation foncière rendue notamment possible par la participation à des activités commerciales, sources de revenus extra-agricoles.

Il est impossible, désormais, de raisonner sur l'évolution future des agro-systèmes de la région de Maradi à partir d'une représentation de la communauté villageoise conçue comme un ensemble indifférencié. Les inégalités foncières sont à l'origine de

(1) Dans le cadre d'une étude plus approfondie des rapports de production, ces affirmations demanderaient à être nuancées. D'une part, du fait de l'existence d'un domaine collectif — toutefois très réduit puisqu'il se limite à quelques espaces d'usage commun : marché, alentours immédiats des puits, couloirs de passage du bétail, petits pâturages d'hivernage. D'autre part, parce qu'une « exploitation » est susceptible de regrouper plusieurs unités de production distinctes — jeunes adultes mariés, épouses avec leurs enfants... — et d'inclure des champs faisant l'objet d'un usage ou même d'une appropriation individuels.

situations agricoles nettement dissemblables, porteuses, les unes et les autres, de perspectives d'avenir divergentes.

— Pour les agriculteurs qui ne disposent que de quelques arpents de terres, rejetés à la périphérie du terroir, sans réserves foncières suffisantes pour pratiquer des mises en repos régulières, guère d'autre solution que de tirer dans l'immédiat de leurs champs tout ce qu'ils peuvent donner, sans souci du lendemain ; de miser sur le salariat ou l'exode temporaire pour trouver les moyens de subsistance que l'agriculture ne peut plus leur fournir ; de choisir les techniques les plus extensives et les outils leur permettant de libérer un temps de travail qu'ils peuvent négocier en dehors de leur exploitation.

— Pour ceux qui disposent de superficies importantes, mais de terres de qualités médiocres — éloignées du centre du terroir, le mieux fumé ; souvent sur des secteurs de sol compact — l'extensif est aussi la solution naturelle. Mais il s'agit là d'un extensif mieux maîtrisé puisqu'il continue à s'accompagner d'une pratique systématique de la jachère (les exploitations de cette catégorie laissent en moyenne le tiers de leurs champs en repos chaque année). Dans ce cas, une modification radicale de l'outillage et, en particulier, l'acquisition d'instruments de culture attelée, peut apparaître comme une voie technique envisageable — susceptible de permettre une meilleure utilisation des terres lourdes et un contrôle mieux assuré des adventices. Cette évolution a déjà été engagée.

— Pour ceux, enfin, qui bénéficient de terres en suffisance, bien réparties dans les différents secteurs du terroir — en particulier à proximité du village — le recours à l'intensif est possible. C'est chez eux que l'on observe la pratique la plus régulière de l'épandage de fumier. Des niveaux de production globalement plus élevés (500 kg de mil par actif lors d'une année médiocre, contre 250 kg dans les exploitations du premier type) permettent de dégager quelques surplus investissables dans l'équipement agricole. Aussi, est-ce parmi eux que l'on rencontre le plus d'employeurs de main-d'œuvre, d'acquéreurs de charrettes ainsi que le plus de commerçants aisés.

L'évolution qui bouleverse actuellement les communautés paysannes que nous avons étudiées ne ressemble en rien aux transformations qu'elles ont connues dans le passé : raréfaction de l'espace, généralisation des transactions marchandes, effondrement des cadres de représentation religieux anciens (nous allons y revenir), attraction exercée par le mirage urbain, jettent les bases d'une nouvelle société paysanne où le contrôle social des hommes passe au second plan d'une stratégie économique dominée désormais par la recherche d'une maîtrise

foncière, l'accumulation d'un capital technique, la participation active aux échanges commerciaux. Est en voie d'émergence, à travers l'ensemble de ces processus, une classe d'agriculteurs susceptibles de surmonter la crise actuelle et de tirer avantage de la faillite de tous ceux qui engagent la lutte dans une position trop défavorable pour pouvoir la terminer autrement qu'en migrant vers la ville.

Les bases d'une mutation radicale — positive pour les uns, dramatique pour les autres — sont désormais en place derrière l'apparente anarchie des agro-systèmes. A quel terme conduira-t-elle ? Il est bien difficile de répondre aujourd'hui à cette question car l'avenir du monde paysan se décide pour l'essentiel hors de son sein.

— Sur le plan technique, l'innovation, au lieu d'être le fruit d'une lente maturation interne, est désormais conçue de l'extérieur, sur un mode accéléré, par des institutions spécialisées. Elle est ensuite proposée aux cultivateurs par le biais d'un appareil de vulgarisation bureaucratisé dont les préoccupations et les intérêts ne coïncident pas nécessairement avec les leurs. Les tâtonnements par lesquels passent ces transferts de technologies sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici. Selon les thèmes techniques qui seront, en fin de compte, vulgarisés, et le type d'outillage qui les accompagnera, des niveaux d'équilibre différents pourront être atteints tant sur le plan écologique que sur celui des inégalités sociales qui en seront induites.

— D'un point de vue économique, toute une série de données englobantes, dont le contrôle échappe complètement aux communautés villageoises, exerce également un effet déterminant sur les modalités de leur changement. C'est le cas, en particulier, pour tout ce qui touche les fluctuations de prix et de débouchés, le niveau des prélèvements monétaires directs (ponction fiscale) ou indirects (rapports des termes de l'échange entre production agricole et production manufacturée), les choix de politique de développement (développement de masse ou encouragement à la constitution rapide d'une élite d'agriculteurs « modernes »).

Les agro-systèmes de la région de Maradi font l'objet de profonds bouleversements internes. On peut les constater, mais on ne peut préjuger du nouvel équilibre technique et social sur lequel ils vont déboucher car trop de facteurs externes sont maintenant en jeu. Ce dont on ne saurait douter, néanmoins, c'est que — ici comme partout ailleurs — la généralisation de nouvelles pratiques techniques et l'adoption de nouveaux instruments vont et iront de pair avec une évolution radicale de la société paysanne.

I.3. OUTILS ET SYSTÈME DE REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Ne voir dans les outils agricoles que de simples instruments au service de stratégies matérielles serait ignorer le fait qu'ils participent à tout un univers de représentations mythiques lié aux cultes agraires *anna* (1).

Cet univers est lui aussi le siège de profondes transformations qui sont les échos, et les agents, de mutations s'opérant au plan des pratiques agricoles, de l'organisation sociale et de l'économie. Observer cette évolution, c'est se donner les moyens d'entrevoir les solidarités qui unissent la vie matérielle d'une société à sa conception du monde et de la place que l'homme y occupe.



PHOTO 1. — Outils agricoles arrosés de sang sacrificiel lors de la cérémonie d'ouverture du grenier familial

Il s'agit là, bien entendu, d'un thème qui dépasse largement le cadre de cet article. Aussi, nous contenterons-nous ici, de marquer quelques points de repères, de signaler quelques pistes de réflexions.

On peut partir, pour cela, d'une image : celle d'un faisceau d'outils, posés au pied d'un grenier et maculés du sang d'un sacrifice (photo 1). Aux yeux de celui qui les a ainsi sacratisés et qui s'appête à les manier, le *kwashi*, le *gatari*, le *kalmi* tiennent leur efficence — au-delà de la dureté de leur lame, de la résistance de leur manche et du juste équilibre de leurs masses — de la capacité qu'ils recèlent à servir de médiateurs aux forces immatérielles dont dépendent, en dernier ressort, le succès ou l'échec du travail de l'homme.

Ouvrir le grenier/autel familial, c'est libérer, tout en se les conciliant, les puissances (*ishoki*, littérale-

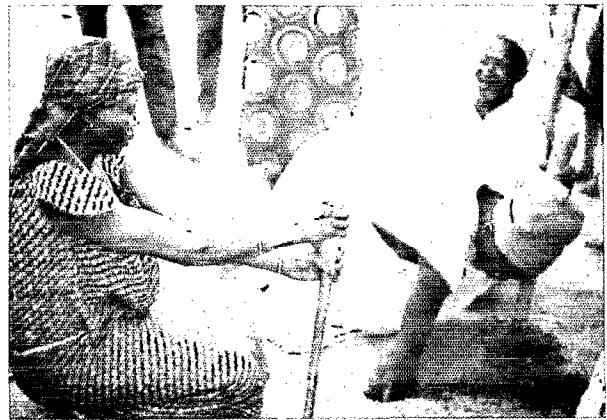


PHOTO 2. — Femme possédée par le dieu des cultures *Kure*, tenant comme emblème un manche de houe *kwashi*, et indiquant l'emplacement d'un autel familial *Jigo*

ment les « vents ») qui y ont élu domicile au moment de la récolte, lorsque, avec les rites appropriés, on y a engrangé le mil, le sorgho, le haricot — produits du champ collectif, *gandu*. Entre le champ et le grenier s'établit, au fil de l'année, un mouvement de flux et de reflux qui fait alternativement, de l'un et de l'autre, le temple qui abrite les divinités agraires *Kure* et *Uwag gona* : au semis, ces *ishoki* investissent le *gandu* pour toute la durée de l'hivernage ; ils regagneront le grenier à la récolte.

A ce mouvement de va-et-vient répond un changement de tutelle mythique sur l'espace car, en désertant les terres cultivées (*karkara*), les agriculteurs et leurs alliés divins laissent le champ libre à de

(1) *Anna* (sing. anne) : nom donné aux tenants des cultes pré-islamiques haoussas.

nouveaux *iskoki* : ceux de la chasse et de la brousse — *Gajere* et *Uwad dawa*. Ainsi, l'espace n'est-il jamais vacant, toujours sous la tutelle d'un couple de divinités qui en assure le contrôle.

Ce passage d'un règne à l'autre est marqué par deux grandes cérémonies opposées et complémentaires :

— l'ouverture de brousse (*bud'ad daji*), effectuée par des clans de chasseurs, au troisième mois succédant à la lunaïson de la dernière pluie, qui inaugure le temps des activités prédatrices — chasse, cueillette, défrichement ;

— le sacrifice de *karkara* (*tsahin karkara*), accompli par des clans d'agriculteurs, au septième mois de l'année traditionnelle (lorsque se manifestent les premiers signes annonciateurs des pluies), qui réactive les alliances propices à un fructueux hivernage.

Au sein d'un tel système de croyances, la présence et les activités de l'homme sont entièrement soumises à l'accord des divinités — souveraines du sol et de ses ressources, maîtresses de la croissance des plantes cultivées.

C'est ce qu'illustre bien le fait que le défrichage d'un nouveau champ, opération en elle-même peu complexe d'un point de vue technique, fasse l'objet d'un cérémonial élaboré, véritable itinéraire rituel au long duquel l'agriculteur se concilie les puissances sacrées dont la brousse est le domaine. Ainsi que le résume G. NICOLAS : « Le défrichement est donc autre chose qu'un simple nettoyage du champ. On y trouve des rites de dé-sacralisation et de sacralisation, des rites de protection magique et surtout des actes de fécondité, bien que le défrichement ait lieu en saison sèche et ne soit effectué que par des hommes (...). Au moment où il détruit une végétation sauvage par le fer et le feu, le cultivateur cherche à inciter la terre domestiquée à s'ouvrir aux semences et aux pluies à venir ». (G. NICOLAS, 1975, p. 254).

L'Homme n'est, en fin de compte, que l'usufruitier du sol qu'il travaille. Il n'y a accès qu'à titre précaire et à travers les alliances qu'il est en mesure d'établir avec les puissances immatérielles qui en assurent la tutelle. Une telle représentation du monde, on le constate, est en parfaite cohérence avec le mode de vie des sociétés de chasseurs-agriculteurs au sein desquelles elle s'est élaborée et elle donne un contenu idéologique adéquat à une forme d'exploitation du milieu mobile et légère, qui, nous l'avons vu précédemment, privilégiait l'usage temporaire de l'espace aux dépens de son appropriation durable.

Ces alliances avec les divinités présentent un

caractère qu'il faut souligner : elles ne sont jamais le fait d'individus. Les rites qui permettent de les établir ou de les renouer sont toujours accomplis par une personne agissant en tant que porte-parole d'un groupe social. C'est au nom de l'ensemble de l'unité domestique travaillant sur le *gandu* que le chef de famille (*mai gida*) pratique le cérémonial d'ouverture du grenier et de pilage de la gerbe de semence. C'est au bénéfice de tous les membres de son lignage que l'Héritier (*Magaji*) accomplit le sacrifice de *karkara*.

Le fait que ce soit un groupe familial qui passe ainsi « contrat » avec les divinités montre bien que, vis-à-vis d'un tel système de croyances, l'activité productrice est l'affaire d'une collectivité et que celle-ci trouve son assise dans les rapports de parenté. La force de travail d'un individu ne peut donner de fruits si elle s'exerce de manière isolée. Elle tire son efficacité des liens que la communauté domestique et le lignage entretiennent avec les *iskoki*. C'est ce fondement qui, dans l'univers *anne*, donne leur pleine force aux rapports qui lient les individus au sein de la cellule sociale de production ; c'est lui qui donne un sens à la participation de tous à l'œuvre commune : la prospérité de la maisonnée (*gida*) et du lignage (*dangi*).

Empreint d'une telle vision du monde, l'agriculteur *anne*, on le comprend, ne conçoit pas le cycle des opérations agricoles comme un processus purement et simplement technique. Il lui confère une dimension religieuse et c'est à ce niveau que selon lui se détermine son efficacité — autant si ce n'est plus que dans un enchaînement matériel de causes et d'effets. C'est ainsi que la vigueur de la croissance du mil dans le champ d'un *Sarkin noma* (1) sera interprétée, non pas tant comme une preuve de sa maîtrise des techniques culturales, que comme un témoignage de sa capacité à capter à son bénéfice la force vitale (*kurwa*) du mil de ses voisins.

Quelle est la place des outils agricoles dans ce système de représentations ?

Ils interviennent, tout d'abord, comme médiateurs des forces mythiques dont dépendent la croissance et le développement des plantes. En ce sens, ils sont aussi des objets rituels qui, ainsi que la photographie 1 nous le montre, interviennent dans le déroulement des cérémonies agraires.

Ils ont, également, une fonction emblématique qui se manifeste clairement dans la manière dont le *Sarkin noma* arbore le *kuashe* suspendu à son épaule ou dans des noms de villages comme *Kaifin galari* (le fil de la hache) qui exaltent l'ardeur de défricheurs intrépides. Elle s'exprime aussi dans des situations

(1) *Sarkin noma* (litt. Maître de culture) : titre acquis par un agriculteur, à la suite d'une cérémonie, le *dubu*, au cours de laquelle il rassemble puis partage mille gerbes de mil.

comme celle qu'illustre la photographie 2, dans laquelle on voit une adepte du culte de possession (*bori*) traduire la présence du dieu *Kure* qui la « monte » en tenant ostensiblement un manche de *kwashe*.

Ils sont, enfin, les éléments d'un code de symbolique sexuelle : instruments mâles et instruments femelles ; instruments réservés aux hommes, comme *kalmi* (fiche 1) ou aux femmes, comme *bagawdaya* (fiche 2) ; représentation d'un couple uni dans un rapport sexuel, comme *kulara* (fiche 18) — tout autant de figures d'une image primordiale : celle de l'accouplement, archétype de tout acte fécondant.

Se pose, bien entendu, la question du rapport entre le corps de représentations imaginaires et symboliques que nous venons d'évoquer brièvement et la combinaison complexe de processus matériels et de savoir-faire qui s'exerce au sein de l'agro-système. Un point de vue positiviste tendrait à disjoindre les deux univers, à ne faire des croyances religieuses qu'une sorte d'habillage contingent, d'ornementation, venant se plaquer sur les pratiques techniques sans les affecter. Ce serait oublier que la mise en œuvre équilibrée d'un système technique se réalise au travers d'un ensemble structuré de rapports sociaux et que ceux-ci sont ordonnés autour d'un sens qui les dépasse et fonde leur permanence. C'est, dans une large mesure, de la cohérence de ces régulations sociales que dépend celle du système d'exploitation du milieu.

Il n'est pas question, ici, de prétendre établir une relation de nécessité ou de détermination entre ces différents paliers de la réalité sociale. Ce que l'on peut suggérer, en revanche, c'est l'existence d'une congruence entre le système des représentations, celui des rapports sociaux et celui des pratiques techniques. C'est ainsi qu'une conception du Monde qui fait de l'Homme le simple usufruitier du sol qu'il exploite, qui ne lui reconnaît qu'un accès précaire aux ressources du milieu, qui fonde son individualité de producteur au sein d'entités sociales — de personnes morales — seules aptes à nouer les nécessaires alliances avec les divinités, apparaît comme parfaitement cohérente avec un mode d'exploitation de la nature qui privilégie l'usage temporaire du sol aux dépens de son aménagement durable, qui donne priorité à la gestion sociale de la force de travail plutôt qu'à la maîtrise de l'espace.

Elle se révèle, en revanche, « déphasée » à l'égard de la réalité présente, marquée non seulement par la nécessité d'une exploitation permanente de la terre et d'une économie raisonnée de ses ressources mais aussi — et surtout peut-être — par un éclatement des structures de coopération anciennes et le développement accéléré de la concurrence inter-individuelle (évolutions qui, quant à elles, trouvent leur origine dans une combinaison complexe de facteurs écono-

miques, sociaux et politiques). L'agriculture, nous l'avons vu précédemment, n'offre désormais de perspectives d'avenir qu'à ceux qui seront en mesure de tirer le meilleur parti possible des avantages dont ils disposent aujourd'hui, qui sauront gérer au mieux leur patrimoine foncier, qui s'intégreront de façon opportune dans le jeu du marché, qui effectueront les investissements nécessaires à une amélioration substantielle de la productivité de leurs terres. Naguère étroitement imbriqués dans un corps de croyances mythiques et de pratiques rituelles, l'acte technique et l'outil agricole acquièrent peu à peu leur autonomie.

Les cultes agraires *anna* ne conservent guère de pertinence face à un bouleversement aussi complet de la société paysanne et de ses bases matérielles. Aussi n'est-il guère étonnant de voir leur abandon se précipiter de jour en jour. De leurs cendres naît un nouveau système de représentations au sein duquel l'individu voit son statut s'affirmer, tandis qu'émerge la possibilité de rapports autonomes entre la personne privée et son entourage social et matériel — dont la terre.

Cette nouvelle vision du Monde emprunte beaucoup à l'Islam — en particulier la notion d'une relation personnelle entre chaque individu et un Dieu unique et universel. Mais elle continue à s'alimenter au vieux fonds de la culture *anne*. En témoigne notamment l'importance que prennent actuellement des notions comme celles de « chance » (*sa'a*) et de « fortune » (*arziki*), qui se rattachent indéniablement à des conceptions profondes et anciennes comme celles de « force » (*k'arfi*) et d'énergie vitale (*kurwa*) mais, en même temps, se prêtent merveilleusement à l'expression et à la justification du nouvel ordre social et économique. Le *arziki* peut, en effet, faire l'objet de manipulations individuelles et tout espoir est permis à celui qui aura su se procurer le talisman (*magani*) susceptible de lui assurer chance et réussite dans ses entreprises. Le titre de pèlerin de la Mecque (*Alhaji*) est le témoignage éclatant de cette réussite individuelle et vient, dans une certaine mesure, prendre la place de celui de *Sarkin noma* qui consacrait, naguère, à travers son chef de famille, la fidélité d'un groupe domestique à son héritage mythique.

Il ne saurait être question de suggérer ici l'existence d'un lien singulier entre l'effondrement des cultes agraires et un changement des pratiques techniques : l'Islam se propageant, en quelque sorte, sur les traces de la charrie ! Si même une coïncidence entre les deux phénomènes pouvait être démontrée dans les faits — ce qui n'est pas le cas — on serait bien en peine d'établir, de l'un à l'autre, un ordre de primauté.

Les processus en cause, tels que nous les entre-voyons au travers de l'analyse esquissée ici, sont

infiniment plus complexes et plus nuancés. On pourrait en exprimer la logique d'ensemble en la décrivant comme l'effort accompli par un système social en vue de maintenir une cohérence interne — une compatibilité — entre les rapports nouveaux qui s'établissent entre les hommes (ici, une individualisation accrue et un développement accéléré de la concurrence inter-personnelle), les contraintes matérielles et techniques qui se font jour au sein du système de production (la stabilisation de l'usage du sol, la crise des agro-systèmes), et le sens que les hommes investissent dans leurs actes.

Loin d'induire de façon nécessaire un éclatement des structures de production anciennes, la raréfaction de l'espace aurait pu, tout aussi bien, inciter à chercher une réponse adéquate dans un renforcement des modes de gestion collectifs des ressources naturelles. On peut même estimer que la relative anomie dont s'est trouvée affectée la société paysanne — effet de la désagrégation de l'organisation familiale et de l'affaiblissement des instances politiques traditionnelles — a été pour une large part responsable de son incapacité à maintenir l'équilibre de ses relations avec l'environnement naturel. Si des structures de coopération et de concertation avaient été sauvegardées ou s'étaient renforcées, la modernisation technique n'aurait sans doute pas été, autant qu'elle l'est aujourd'hui, synonyme d'un accroissement des inégalités et d'une accumulation des facteurs de production aux mains d'un petit nombre. S'il en avait été ainsi, des systèmes de représentation valorisant la solidarité lignagère ou villageoise ainsi que le maintien d'un rapport collectif à la terre auraient sans doute pu se montrer conciliables avec l'adoption d'une technologie nouvelle.

Si les choses n'ont pas évolué dans ce sens, c'est dû très certainement à une conjonction entre, d'une part, les fragilités structurelles propres à la société haoussa et, de l'autre, les forces de désagré-

gation induites par la domination coloniale, accompagnée d'une insertion dans une économie de marché dominée de l'extérieur.

Ces réflexions demanderaient à être développées et approfondies. Ce n'est cependant pas, ici, le lieu de le faire. Retenons simplement, et nous concluons sur ce point, que s'il est impossible d'isoler arbitrairement pratiques techniques et outillage de l'ensemble de la vie sociale, on n'est pas davantage fondé à y voir le soubassement sur lequel s'édifieraient superstructures institutionnelles et élaborations idéologiques.

Nous inclinerions davantage à penser, pour notre part, que données écologiques, systèmes techniques, organisation sociale et représentations collectives sont en interactions constantes et que toute modification de l'un des éléments est susceptible d'entraîner une transformation de tous les autres, dès lors que la cohérence interne qui les associe se trouve compromise.

2. Fiches descriptives des outils

SYSTÈME DE TRANSCRIPTION ADOPTÉ

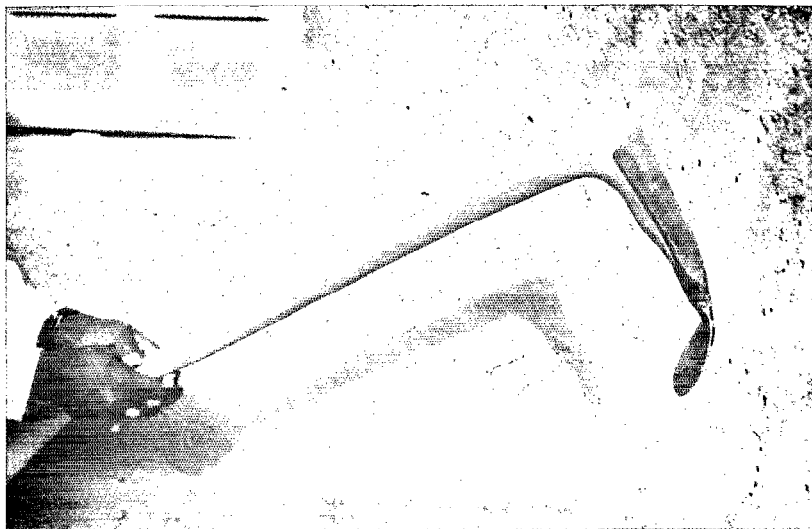
- h = toujours aspiré
- k' = son k glottalisé
- ts' = son ts glottalisé
- d' = son d implosif
- b' = son b implosif
- r = son r roulé avec un seul battement
- u = ou
- e = é

Toutes les autres voyelles et consonnes ont approximativement la même prononciation qu'en Français.

Placés au-dessus ou au-dessous d'une voyelle, les signes suivants indiquent des différences de tonalité :

- ā = ton long
- ḡ = ton bas
- à = ton tombant

FICHE 1

PHOTO 3. — *Kalmi*

NOM DE L'OUTIL : *kalmi* (masc.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā*.

USAGE : Outil de sarclage (*nomā*). Permet le travail du sol sur quelques centimètres de profondeur, l'enfouissement des herbes et la constitution de billons. Son maniement exige une posture courbée qui rend le travail particulièrement pénible. Adapté aux sols lourds, il est utilisé à *Sumgrānā* aussi bien dans les terres dunaires légères, *jigāwa*, que dans celles, plus argileuses, de la vallée, *fadama*.

UTILISATEURS : Il s'agit, à *Sumgrānā*, d'un instrument exclusivement masculin.

DESCRIPTION (photo 3) : Le manche, *b'ōla*, façonné par un

spécialiste du travail du bois, adopte une forme coudée. Les essences utilisées de préférence sont *adūwa* (*Balanites aegyptiaca*), *bagārūwā* (*Acacia arabica*), *kanya* (*Diospiros mespiliformis*), *k'irya* (*Prosopis africana*) ainsi que la racine du *kātsarī* (*albizzia chevalieri*).

Le fer est composé d'une lame, *ruwā*, et d'une douille dans laquelle vient s'ajuster le manche. Il est fabriqué par un forgeron.

OBSERVATIONS : L'exemplaire figurant sur la photographie ci-dessus présente une lame très usée. Dans un outil neuf, celle-ci serait de dimensions beaucoup plus importantes.

Certains outils présentent, à l'endroit où se coude le manche, une excroissance qui est un symbole sexuel marquant la connotation virile de cet instrument.

FICHE 2

PHOTO 4. — *Bagawdayā*

NOM DE L'OUTIL : *bagawdayā* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumarānā*.

USAGE : voir *kalmī*.

UTILISATEURS : Instrument exclusivement féminin.

DESCRIPTION (photo 4) : Le manche, court et mince, vient s'emboîter dans le corps métallique de l'instrument. Les bois utilisés sont des mêmes essences que celles recherchées pour le *kalmī*.

Le corps de la houe, forgé d'une seule pièce, offre une forme complexe et représente un travail de façonnage élaboré. Il présente trois parties distinctes :

— une douille, *kwabawrg*, dans laquelle vient s'insérer le manche ;

— une excroissance plate et grossièrement triangulaire, *dōka*, s'inscrivant dans l'axe du manche ;

— la lame proprement dite, *ruwā*, de forme sensiblement identique à celle du *kalmī*, mais de taille plus réduite.

OBSERVATIONS : La *dōka* ne semble pas avoir de fonction technique bien définie bien qu'elle soit parfois utilisée pour briser les mottes de sol dur. Son rôle est surtout emblématique, sa forme et son nom évoquant la coiffure en cimier adoptée autrefois par les femmes hawsā et marquant ainsi la connotation féminine de l'instrument.

FICHE 3

PHOTO 5. — *Kwāshē*

NOM DE L'OUTIL : *kwāshē* (masc.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā*.

USAGE : Outil polyvalent utilisé pour :

— Le défrichage, *sāssābē*, c'est-à-dire l'abattage des recrûs d'arbustes, de faible diamètre, principalement situés dans des champs cultivés depuis plusieurs années.

— Le travail du sol, préparation du terrain, en sec, dans les terres argileuses et compactes, lors de l'implantation d'un jardin maraîcher ; au cours de cette opération, *kablā*, la lame sert à défoncer la surface du sol tandis que le renflement situé à l'extrémité du manche est employé pour briser les mottes de terre.

— Le semis, dans les terres argileuses et très compactes, *lākā* et *hwak'g*, où la houe/semoir *sungumī* se révèle trop légère. Dans ce cas, le cultivateur adopte une position courbée et creuse chaque poquet à l'aide de coups répétés — l'opération du semis est alors beaucoup plus longue que, dans les terres sablonneuses, avec *sungumī*.

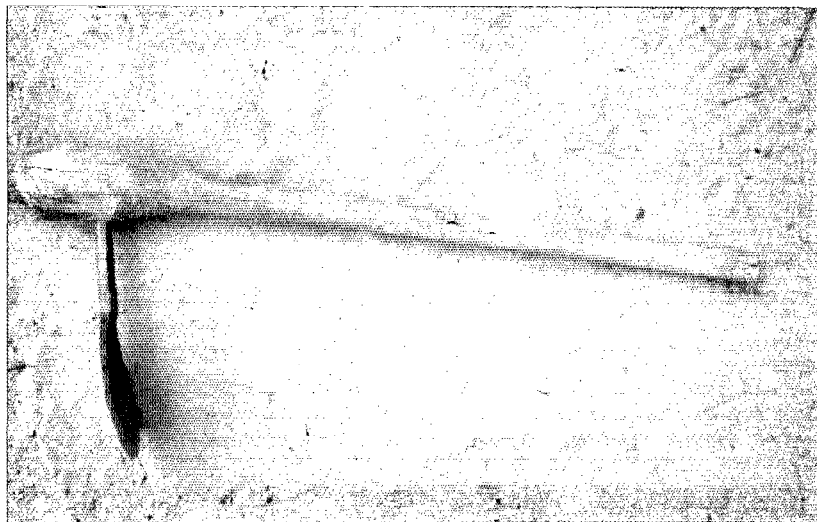
— La récolte des sorghos de vallée de grande taille (plus de trois mètres) qui sont abattus d'un coup de *kwāshē* porté à leur pied ; l'épi étant, ensuite, détaché d'un coup de couteau. Ce type de récolte est nommé *girbī*.

UTILISATEURS : Cet outil n'est pas sexuellement marqué, bien qu'il soit surtout destiné à des tâches à caractère plutôt masculin : défrichage, jardinage.

DESCRIPTION (photo 5) : Le manche, *b'ōla*, présente à son extrémité un renflement qui lui confère l'équilibrage nécessaire pour en faire un instrument de percussion. Les bois utilisés sont les mêmes que pour *kalmī*. L'assemblage entre la lame, *ruwā*, et le manche est réalisé par l'intermédiaire d'une soie. Dans l'exemplaire présenté ci-dessus l'angle conféré à ces deux éléments ainsi que la forme légèrement incurvée de la lame traduisent l'adaptation de cet instrument au travail du sol (noter la différence avec *kāmūd'ā*).

OBSERVATIONS : Une certaine interchangeabilité existe entre les éléments de *kwāshē* et ceux d'autres outils. La lame usagée peut en être récupérée pour être utilisée comme fer de hache *gāhiyā* : elle est alors posée dans l'axe du manche. Il est à noter d'ailleurs que les manches des deux outils sont très proches, tant par leur taille que par leur forme. La lame de *kwāshē* peut également être montée sur le plantoir *sungumī*, mais il ne s'agit là que d'une permutation temporaire, limitée à la durée des semis.

FICHE 4

PHOTO 6. — *Kāmūd'ā*

NOM DE L'OUTIL : *kāmūd'ā* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sharken Hawsā*.

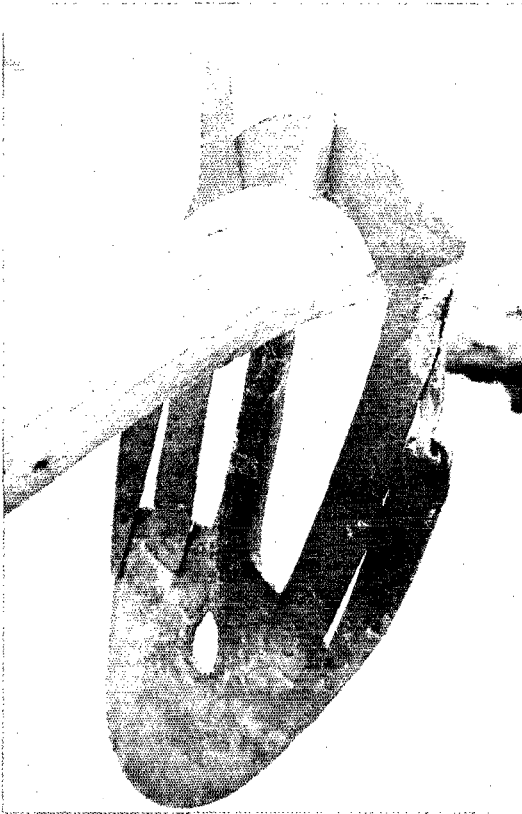
USAGE : C'est une variante de l'outil *kwāshē*. Dans le village où il a été observé, situé dans un secteur dunaire où les sols sablonneux dominant, il est souvent utilisé pour le défrichage et l'abattage des rejets d'arbustes. Aucun sol ne présente une compacité suffisante pour nécessiter son emploi pour le labour ou le semis. D'autre part, le sorgho est peu cultivé et les

variétés employées sont de taille modeste de sorte que la technique de récolte *girbi* n'est que rarement employée.

UTILISATEURS : Comme *kwāshē*, *kāmūd'ā* est surtout un outil d'homme ; son usage n'est cependant pas interdit aux femmes.

DESCRIPTION (photo 6) : La forme générale est semblable à celle de *kwāshē*. La différence vient essentiellement des dimensions plus grandes de la lame et de l'angle presque droit qu'elle forme avec le manche.

FICHE 5

PHOTO 7. — *Galmā*

NOM DE L'OUTIL : *galmā* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumarānā*.

USAGE : *galmā* est une houe traditionnellement utilisée pour le travail des terres de vallée (*ḡadama*). Elle servait à labourer, *kābla*, les sols argileux humides et à dresser de grands billons, *hud'a*. Son emploi était particulièrement lié à la culture de l'indigo, *bāba*, et de la patate douce, *dankali*. Son usage recule au fur et à mesure que ces cultures tendent à disparaître (surtout l'indigo). Il a été difficile de trouver un exemplaire de *galmā* à *Sumarānā* en 1983, et en mauvais état (photo 8), alors qu'elle était encore répandue il y a une dizaine d'années.

UTILISATEURS : Nous n'avons pas d'indications sur une éventuelle spécialisation sexuelle de *galmā*.

DESCRIPTION (photo 7) : *galmā* possède un manche, *b'ōta*, court et recourbé vers l'avant. La lame, *ruwā*, a une forme complexe qui la distingue nettement de celle des autres houes : le fer proprement dit est prolongé d'une longue soie qui vient se ficher dans le manche tandis que des lames métalliques rivetées entre elles dessinent une sorte de grille. Cette disposition est particulièrement adaptée au travail dans les sols boueux, permettant à l'eau de s'égoutter de la motte soulevée par l'outil.

OBSERVATIONS : Si *galmā* est de moins en moins utilisée pour les travaux agricoles, elle demeure encore employée, cependant, pour le creusement de puits et pour le pétrissement (*kwāb'i*) du pisée.

PHOTO 8. — Maniement de la *galmā*

FICHE 6



PHOTO 9. — *Haywa la tsayē* (à gauche), *Ashāshā* (à droite)

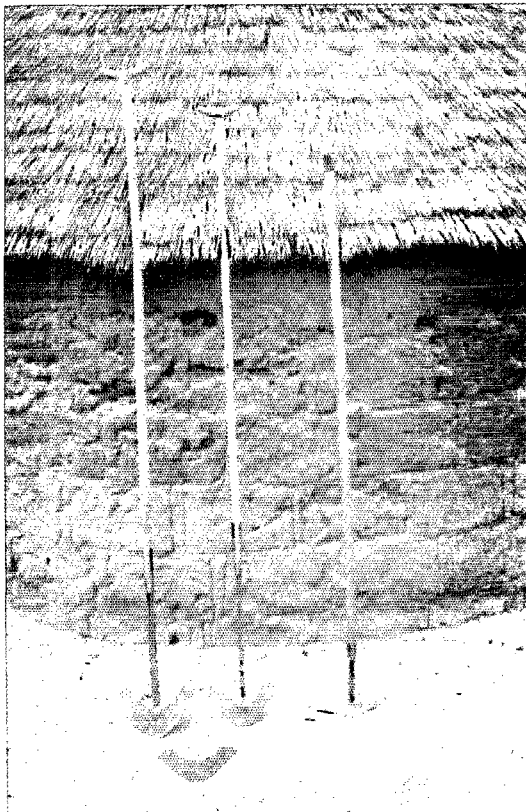


PHOTO 10. — *Haywa* des hommes, *Haywa* des femmes, *Ashāshā* (de gauche à droite)

NOM DE L'OUTIL : *Haywa la tsayē* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sharken hawsā*.

USAGE : Houe iler utilisée pour le sarclage des champs. Contrairement au *kalmi*, cet outil n'exige pas d'adopter une position courbée. Il opère un grattage superficiel du sol, laissant une surface plate, sans billons. Il permet une destruction de la végétation adventice mais n'intervient pas dans l'amélioration de la structure du sol. Il agit donc, avant tout, sur la concurrence entre plantes cultivées et plantes adventices, modifiant peu les conditions d'infiltration de l'eau dans le sol.

Haywa la tsayē réclame des terres légères et peu compactes. D'autre part, elle ne permet un contrôle satisfaisant des adventices que dans des secteurs écologiques où celles-ci ont un dynamisme modéré et un enracinement superficiel. A *Sharken Hawsā*, la superficie moyenne sarclée à l'aide de cet outil est d'un peu plus de deux hectares par actif.

UTILISATEURS : Il existe deux modèles de *haywa la tsayē* qui diffèrent essentiellement par la taille. Le plus petit est destiné aux femmes. L'angle que fait la lame avec la hampe métallique qui la supporte (voir ci-dessous) y est légèrement plus fermé que dans l'iler masculine, ce qui permet aux femmes de manier l'outil en demeurant plus droites — dans une position moins pénible mais en effectuant un travail plus superficiel.

DESCRIPTION (photos 9 et 10) : L'iler est composé de plusieurs parties nettement identifiées et distinguées par la terminologie *hawsā*.

— Le manche, *innkī*, d'une longueur d'environ 1,50 m (plus court dans le cas de l'outil destiné aux femmes) était traditionnellement tiré d'une racine de *kāsarī* (*albizzia chevalieri*). Du fait de la raréfaction de cette espèce, les racines de *bagārūwā* (*Acacia arabica*) et de *īramnyā* (*Combretum*

verticillatum) ainsi que les branches bien droites de *gēzga* (*Combretum glutinosum*) sont, aujourd'hui, les plus couramment utilisées.

— La poignée, *kāi*, en bois, présente la forme d'une demi-lune. Elle est orientée selon le même plan que celui de la lame.

— La partie métallique de l'iler est constituée par une hampe droite (*wayga*), de section rectangulaire (plus fine et plus longue dans l'outil des femmes) qui se prolonge, d'un côté, par une douille (*kwabāwro*) dans laquelle vient s'emboîter le manche et, de l'autre, par un segment de quelques centimètres (*kunāma*) légèrement recourbé vers l'avant, au bout duquel vient s'assembler la lame. Le rayon de courbure de *kunāma*

est très important car il détermine l'angle d'attaque de la lame dans le sol. Il est plus faible dans l'iler des hommes, qui adoptent en sarclant une position du corps penché en avant et qui travaillent en force. Il est plus marqué chez les femmes, qui se tiennent plus droites, sans peser de leur poids sur l'outil, et effectuent un travail plus superficiel.

— La lame proprement dite, *kankī*, est soudée à la hampe et peut être changée lorsqu'elle est usée. Elle revêt la forme d'un croissant dont le rayon de courbure est assez ouvert et dont les flancs sont larges — réalisant presque une sorte de versoir. Elle diffère, en cela, des modèles que l'on peut observer à l'ouest du Niger : plus incurvés et à la lame plus étroite.

FIGURE 7

NOM DE L'OUTIL : *ashāshā* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sharken Hawsā*.

USAGE : *ashāshā* est utilisée, comme *haywa ta tsayē*, pour le sarclage des champs. Sa conformation très différente et la manière dont elle est maniée (voir plus bas) en font cependant un outil bien distinct. Lorsqu'il emploie *haywa ta tsayē*, le cultivateur progresse de façon discontinue, s'arrêtant pour sarcler à coups répétés, de toute la longueur de son bras, se penchant pour bien faire pénétrer la lame dans le sol. Avec *ashāshā*, il marche au contraire d'un pas régulier et rapide en poussant l'outil devant lui. Généralement le travail se fait à deux personnes, la première ne suivant qu'une rangée de semis sur deux, son partenaire sarclant les rangées intercalaires.

L'emploi de *ashāshā* permet de travailler rapidement de grandes superficies. Son emploi est cependant limité aux sols très légers. Il réclame surtout que les adventices soient peu nombreuses et peu vivaces. Il est donc particulièrement adapté aux terres dunaires et aux zones de faible pluviométrie.

DESCRIPTION (photos 9 et 10) : Le manche de ce type d'iler est légèrement plus court que celui de *haywa ta tsayē*. La

différence de longueur entre les deux instruments tient surtout au fait que la hampe métallique sur laquelle est fixée la lame est beaucoup plus courte. L'assemblage du manche et de la partie métallique se fait par l'intermédiaire d'une douille.

C'est avant tout par la forme de leur lame que les deux outils se distinguent. Dans le cas de *ashāshā*, celle-ci est très étroite. Au lieu de se recourber en croissant, elle se déploie largement selon un angle très ouvert. Le bord arrière, opposé à l'arête tranchante, décrit une ligne presque droite.

Ses dimensions et son profil rendent cet outil adapté à un travail superficiel du sol et permettent de sarcler une large bande de terrain à chaque passage.

On notera que la poignée de cet outil est, au contraire de *haywa ta tsayē*, perpendiculaire au plan de la lame.

OBSERVATIONS : *Ashāshā* est d'introduction récente à *Sharken Hawsā*. Elle est d'un usage courant dans tout le nord-est du département de Maradi ainsi que dans l'est du Niger, jusqu'au Tchad. A *Sharken Hawsā*, son emploi a un caractère plutôt expérimental et fait l'objet d'une controverse entre les cultivateurs : les tenants de l'iler « traditionnel » lui reprochant de ne pas bien détruire les adventices dans les conditions pluviométriques normales de la zone.

FICHE 8



PHOTO 11. — Le *sungumī* et son maniement

NOM DE L'OUTIL : *sungumī* (masc.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā, Sharken hawsā.*

USAGE : Houe-plantoir utilisée pour creuser les poquets au sein desquels seront déposées les graines (mil, sorgho, arachide, haricot niébé). L'opération du semis doit être effectuée par deux personnes : celle qui manie le *Sungumī* passe en tête pour creuser les poquets, celle qui porte laalebasse de semences la suit, jetant une pincée de graines dans chaque trou et le refermant d'un coup de talon.

UTILISATEURS : *Sungumī* peut être employé aussi bien par les hommes que par les femmes. Toutefois, l'opération du semis devrait, idéalement, être effectuée par un couple : l'homme ouvrant les poquets, la femme déposant les graines. Cette association des deux sexes est un symbole de fécondité qui doit agir sur la bonne germination des graines.

DESCRIPTION (photo 11) : *Sungumī* se caractérise par un manche long (1,50 m ou plus), mince, très peu façonné (souvent une tige simplement écorcée), présentant un renflement marqué à l'emplacement où vient s'insérer la lame. L'équilibre d'ensemble de l'outil est très important car il doit favoriser un mouvement de balancement régulier permettant de faire retomber la lame à chaque pas, creusant à chaque fois un nouveau poquet.

Le rôle essentiel du manche dans la constitution de cet outil est attesté par le fait que le terme *sungumī* désigne aussi bien cet élément seul que l'outil complet. La lame est d'ailleurs généralement empruntée à une houe *kwāshē* et montée provisoirement sur le manche pour la durée des semis. Pour fabriquer un *sungumī*, c'est généralement le cultivateur lui-même qui va prélever une tige ou un rejet d'arbuste dans un champ. De longues racines superficielles peuvent aussi être utilisées : celles du *kālsarī* sont recherchées pour leur résistance. Le choix de ces manches implique une observation attentive et, même, des interventions suivies sur les arbustes (ébranchages, suppressions de rejets concurrents) afin d'obtenir des tiges droites et bien calibrées.

FICHE 9

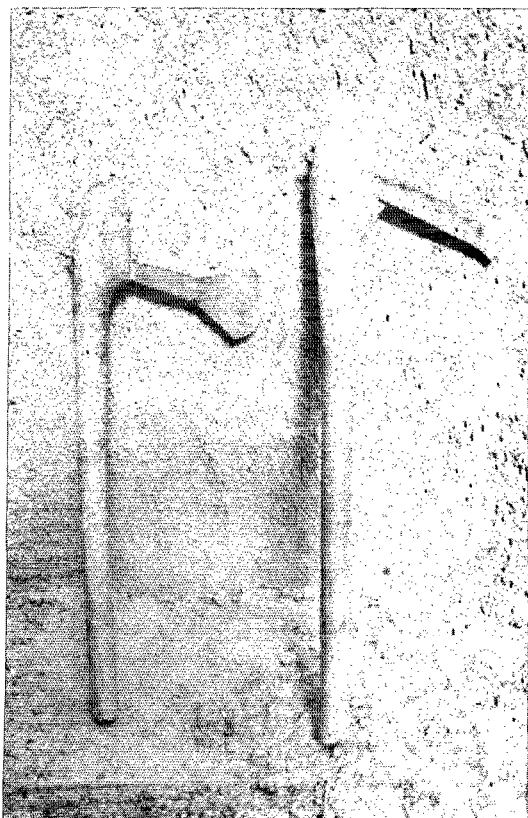


PHOTO 12. — *Gāhiyā* (à gauche), *Gālarī* (à droite)

NOM DE L'OUTIL : *gālarī* (masc.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā*, *Sharken hawsā*.

USAGE : Hache lourde, utilisée pour couper le bois dur ou sec. Elle sert, en particulier, lors de l'essartage des champs (*sāran gōnā*) dans la brousse (*dāji*) ou la jachère ancienne (*maiso*). Elle est employée, aussi, pour l'abattage des arbres et le débitage du bois de feu.

UTILISATEURS : *gālarī* est un instrument à forte connotation masculine. Il est étroitement lié aux activités de brousse réservées aux hommes. Sa charge symbolique est très accusée, ainsi la voit-on suspendue à l'épaule des chasseurs et des « chefs de culture » (*sarkin nōmā*) lors de certains rituels.

DESCRIPTION (photo 12) : Le manche de *gālarī*, lourd, taillé dans un bois dur — *adūwa* (*Balanites aegyptiaca*) de préférence — présente un renflement marqué à son extrémité. La lame, étroite, épaisse, creusée d'une gorge sur ses deux faces, offre un tranchant de faible longueur. L'assemblage de la lame et du manche se fait par l'intermédiaire d'une soie. L'ensemble des caractéristiques de cet instrument — poids, équilibre, étroitesse de la lame — en fait un puissant outil de percussion lancée.

FICHE 10

NOM DE L'OUTIL : *gāhiyā* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā*.

USAGE : Hache légère, utilisée pour couper le bois vert. Elle sert, notamment, lors du défrichage des champs cultivés depuis de nombreuses années et où l'on ne rencontre que des repousses récentes. Dans cet emploi, elle vient en complément de *kwāshē* ou peut lui être substituée.

UTILISATEURS : Comme nous l'avons noté en ce qui concerne *gālarī*, l'acte de couper, de défricher est essentiellement masculin. Toutefois, *gāhiyā*, légère et maniable, peut occasionnellement être maniée par des femmes.

DESCRIPTION (photo 12) : comme tous les manches présentant une forme élaborée, celui de *gāhiyā* est façonné par un spécialiste du travail du bois. Sa forme et ses dimensions sont extrêmement proches de celles du manche de *kwāshē* et les bois utilisés sont identiques. La lame, également ajustée à l'aide d'une soie, présente une forme élargie en éventail qui lui donne un large tranchant, bien adapté au débitage des bois tendres.

OBSERVATIONS : Un fer usagé de *kwāshē* peut-être récupéré pour fabriquer une *gāhiyā*. Il est alors monté avec le tranchant aligné dans l'axe du manche.

FICHE 11



PHOTO 13. — Le *mashārī* et son maniement

NOM DE L'OUTIL : *mashārī* (masc.).

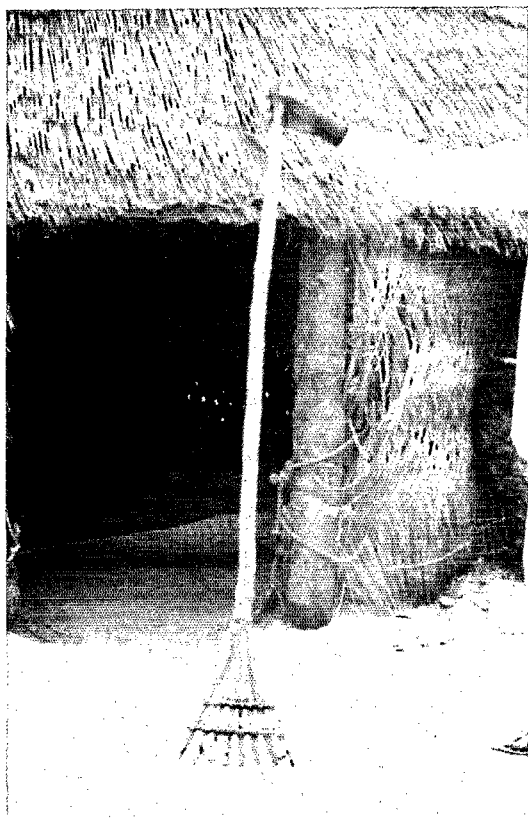
LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā*.

USAGE : Outil utilisé comme fourche ou comme râteau lors du débroussaillage (*sassabē*) des champs. Il est particulièrement précieux pour manier les épineux (notamment *magaryā* — *Zizyphus jujuba*) qui poussent en abondance dans les parties du terroir cultivées de façon permanente et, spécialement, dans les terres de vallée.

UTILISATEURS : L'opération du débroussaillage étant du ressort des hommes, *mashārī* présente une connotation plutôt masculine. A l'occasion, il peut toutefois être manié par les femmes — notamment à l'intérieur de l'enclos de résidence.

DESCRIPTION (photo 13) : Cet outil est fabriqué à partir d'une branche fourchue, coupée verte, dont on ligature les deux dents afin de leur donner une forme incurvée et qu'on laisse sécher ainsi.

FICHE 12

Photo 14. — *Mayayā*

NOM DE L'OUTIL : *mayayā* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sharken hawsā*.

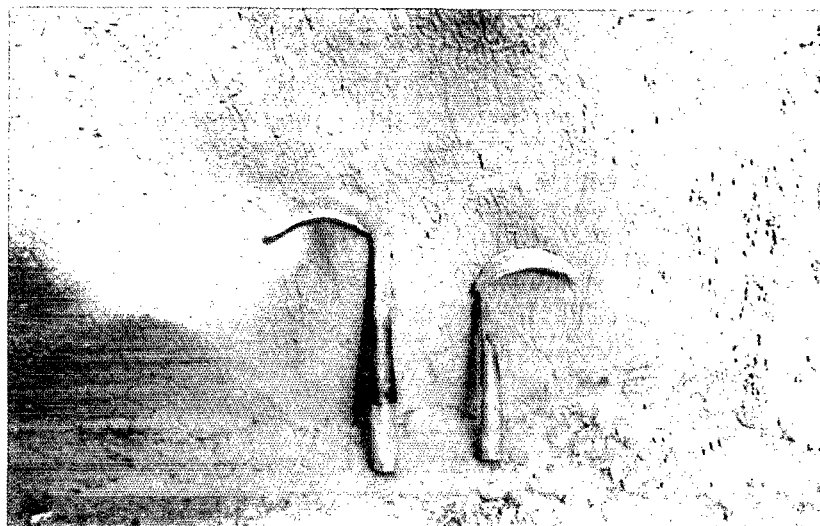
USAGE : Outil utilisé pour ratisser les champs lors du débroussaillage, *sassabē*. Il permet d'entasser les débris végétaux (chaumes, pailles...) que l'on fait ensuite brûler et dont on épand les cendres. *Mayayā* est également utilisée pour nettoyer l'enclos domestique et rassembler les déchets ménagers que l'on joindra aux déjections d'animaux afin de constituer le fumier (*tāki*) que l'on apportera dans les champs.

UTILISATEURS : Même chose que pour *mashārī*.

DESCRIPTION (photo 14) : *mayayā* est façonnée à partir d'un bâton d'environ 1,50 m de long, dont l'une des extrémités est fendue en plusieurs dents. Celles-ci sont ensuite maintenues écartées les unes des autres par deux baguettes de bois ligaturées à l'aide de lanières de cuir. L'essence la plus recherchée était naguère *dargazā* (*Grewia mollis*). Elle se fait aujourd'hui de plus en plus rare, d'où la nécessité de se contenter de bois de moins bonne qualité : *gēzā* (*combretum glutinosum*) ou *runhū* (*Cassia Singueana*).

OBSERVATIONS : La chefferie de *Mayayā*, dont dépend le village de *Sharken hawsā*, tirerait son nom du fait qu'elle devait s'acquitter en râteaux *mayayā* du tribut dont elle était redevable vis-à-vis de son « suzerain », le Chef du *Gāber*.

FICHE 13

Photo 15. — Grande et petite *laujē*

NOM DE L'OUTIL : *laujē* (fém.) — variantes de *Sumgrānā*.

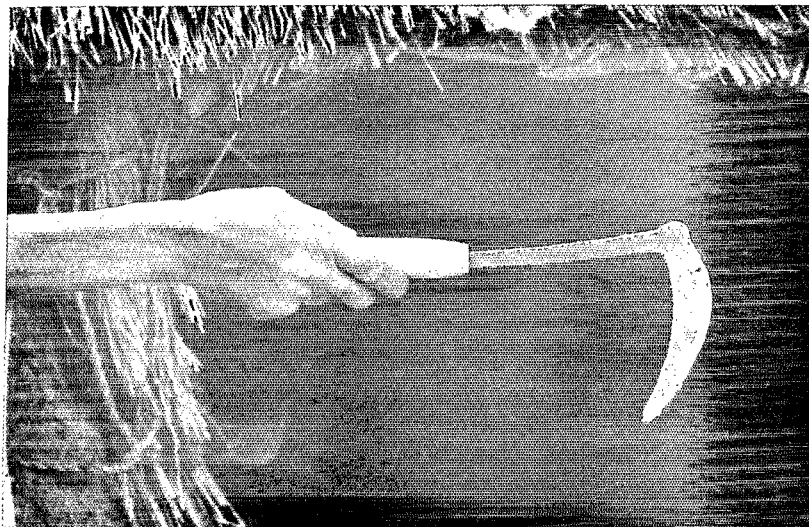
LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā*.

USAGE : Faucille utilisée pour couper l'herbe. Cet outil existe en deux tailles à *Sumgrānā* : la plus grande est employée pour trancher les tiges dures d'*Andropogon gayanus* (*gamba*) dont on se sert pour fabriquer diverses vanneries (palissades, greniers, toits). La plus petite est principalement utilisée pour le ramassage du fourrage, *ciyawa*, ainsi que pour la collecte des fines pailles, *shibcī*, dont on couvre les toits.

UTILISATEURS : Sans qu'il y ait une attribution sexuelle explicite, *laujē* est surtout un outil d'hommes car il est utilisé essentiellement pour des activités de collecte en brousse qui sont plutôt du ressort de ces derniers.

DESCRIPTION (photo 15) : Ces faucilles comportent une partie métallique importante, forgée d'une seule pièce, composée d'une lame tranchante (*ruwā*), et d'une courte hampe (*wuyg*) terminée par une douille dans laquelle vient s'emmancher une poignée (*kāi*).

FICHE 14

PHOTO 16. — *Laujē* (variante de *Sharken hawsā*)

NOM DE L'OUTIL : *laujē* (masc.) — variante de *Sharken Hawsā*.

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sharken Hawsā*.

USAGE : Faucille utilisée pour couper tous les types d'herbes et de pailles.

UTILISATEURS : Même chose que variantes précédentes.

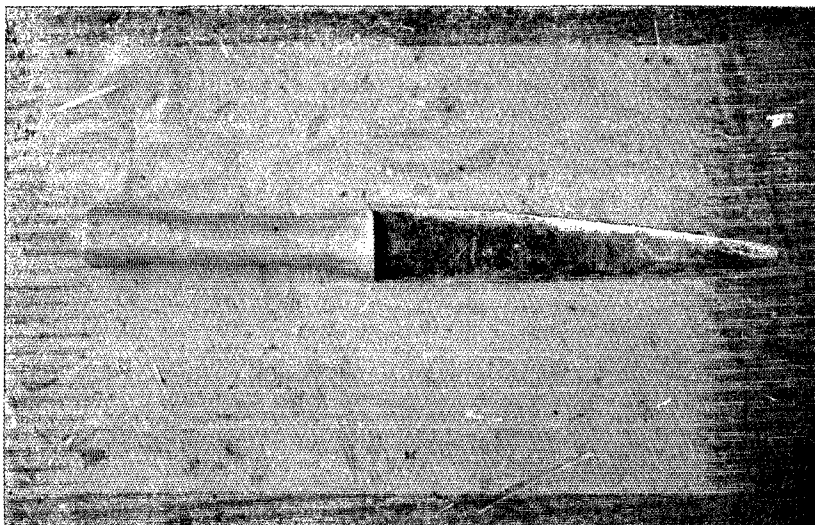
DESCRIPTION (photo 16) : Contrairement à la faucille observée à *Sumgrānā*, l'assemblage entre la lame et le manche se fait par l'intermédiaire d'une soie. Le manche, *b'ōta*, est de plus grande taille et présente une forme fuselée. L'angle et la

courbure de la lame sont également différents d'un type à l'autre.

OBSERVATIONS : Les traits distinctifs qui différencient les deux types de faucilles peuvent traduire un maniement dissemblable : une étude gestuelle systématique serait nécessaire pour vérifier cette éventualité.

On observe nettement, sur la photo 16, le léger renflement situé à l'intersection de la lame et de sa hampe métallique. Il est également présent dans les modèles recueillis à *Sumgrānā*. Il porte un nom bien précis, *kuqhāwūrā*, et il est obtenu par un pincement du métal. Selon nos informateurs, il n'aurait qu'une fonction purement ornementale.

FICHE 15

PHOTO 17. — *Kujigī*

NOM DE L'OUTIL : *kujigī* (masc.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā, Sharken hawsā*.

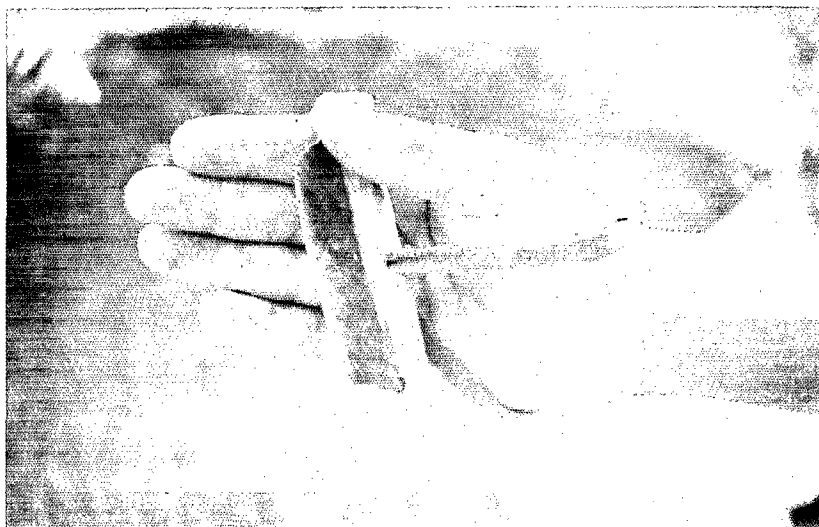
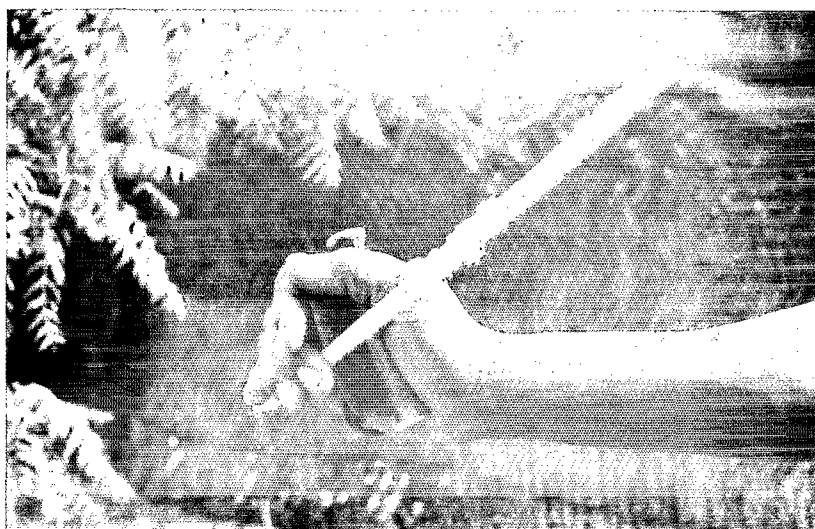
USAGE : Grand couteau, traditionnellement utilisé pour la récolte du mil et du sorgho. Il sert à trancher d'un coup sec l'épi ou la panicule. L'opération est réalisée sur le plant encore debout. Elle reçoit alors le nom de *harbī*, ce qui signifie littéralement « tirer » avec un arc ou un fusil. Une autre méthode, appelée *girbī*, consiste à abattre le plant d'un coup de *kwāshē* porté à son pied puis à couper l'épi ou la panicule une fois

qu'il est à terre. Elle est plus spécialement employée pour les variétés de grande taille.

UTILISATEURS : L'acte de couper, d'abattre a une connotation plus spécialement masculine, même si *kujigī* n'est pas, en lui-même, un instrument dont le maniement est interdit aux femmes.

DESCRIPTION (photo 17) : *kujigī*, d'une longueur totale d'environ 40 cm, est composé d'une lame (*ruwā*), large, ajustée au manche par l'intermédiaire d'une soie.

FICHE 16

PHOTO 18. — *Matsāmikī*PHOTO 19. — Maniement de *matsāmikī*

NOM DE L'OUTIL : *matsāmikī* (masc.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā, Sharken hawsā*.

USAGE : Outil utilisé pour la récolte du mil et du sorgho. Le geste selon lequel on le manie est totalement différent de celui traditionnellement adopté avec *kyjigī* : au lieu de frapper la tige, on la saisit et on la presse avec les doigts contre la lame du *matsāmikī*, fermement maintenu dans la paume de la main (photo 19). Selon les agriculteurs qui ont adopté cet instrument, son emploi rendrait le travail de la récolte plus rapide et moins pénible.

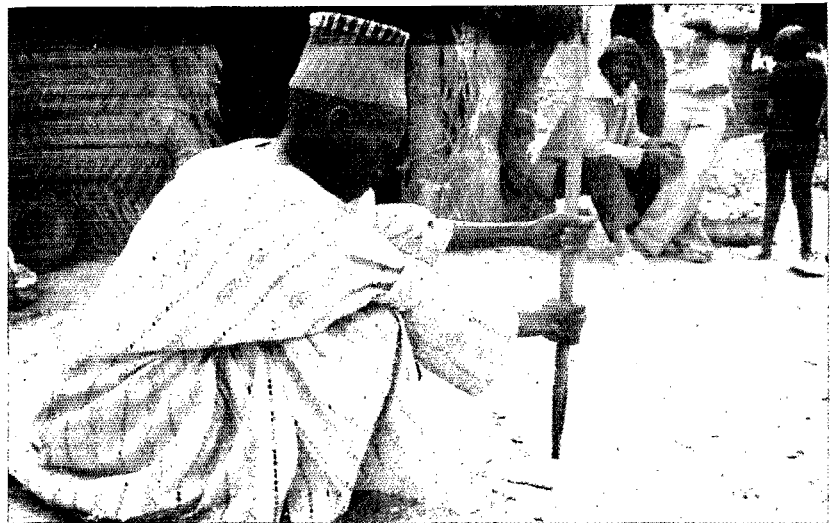
UTILISATEURS : Nous ne disposons pas d'éléments d'information nous permettant de préciser si l'usage du *matsāmikī* est, ou non, sexuellement marqué.

DESCRIPTION (photo 18) : *matsāmikī* est constitué d'une lame

tranchante, de forme légèrement incurvée, insérée longitudinalement dans une poignée en forme de bobine allongée. L'assemblage est réalisé à l'aide de deux ergots prolongeant le dos de la lame à ses extrémités et traversant la poignée de part en part. Une lie, ici de tissu, passée autour du poignet de l'utilisateur, maintient l'outil en main.

REMARQUES : Cet outil est d'un emprunt récent dans les villages où nous l'avons observé. Sa présence à l'étalage des forgerons, sur les marchés du département indique bien, toutefois, la généralisation de son usage. Selon les agriculteurs interrogés, *matsāmikī* serait originaire de l'Ader (région située à l'ouest de celle de Maradi). Mais des observations faites par H. RAULIN, il y a près d'une vingtaine d'années, dans cette aire géographique l'indiquaient, là aussi, comme d'adoption peu ancienne.

FICHE 17

PHOTO 20. — *Dāgī* (variante de *Sumgrānā*)PHOTO 21. — *Dāgī* (variante de *Sharkēn hawsā*)

NOM DE L'OUTIL : *dāgī* (masc.).

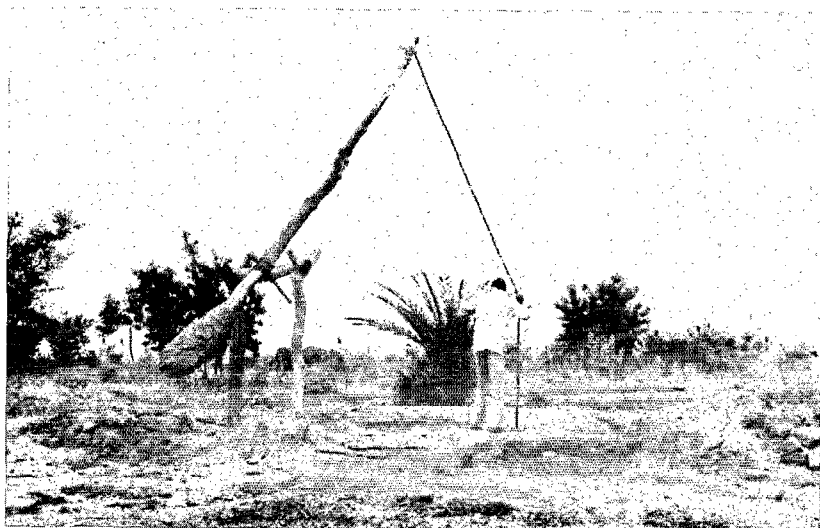
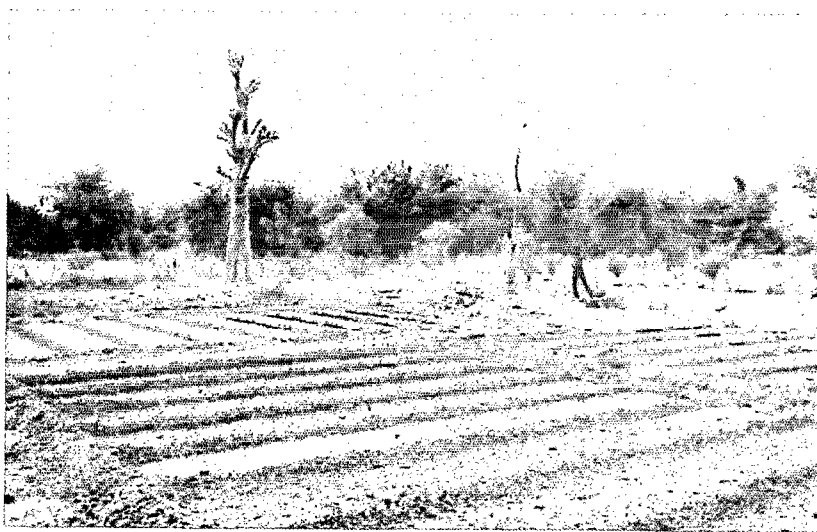
LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā* (variante 1), *Sharkēn hawsā* (variante 2).

USAGE : sorte d'épieu servant, notamment, à creuser le sol pour y planter des piquets de clôture (jardins maraîchers, enclos de manioc) ou des poteaux destinés à supporter les greniers. On peut également l'utiliser lors du creusement de puits.

UTILISATEURS : *dāgī* est un outil masculin.

DESCRIPTION (photos 20 et 21) : dans les deux variantes, l'outil est formé d'un fer allongé placé dans le prolongement d'un manche droit, auquel il est assemblé par l'intermédiaire d'une douille. Ce sont, essentiellement, les dimensions et les proportions qui distinguent les deux modèles. Dans celui observé à *Sumgrānā*, le fer est de grande dimension (souvent une ancienne lame de *kalmī* redressée), le manche lourd et massif (un pilon cassé peut être utilisé) ; l'effet de masse est délibérément recherché. A *Sharkēn hawsā*, il est beaucoup plus mince et léger. Peut-être la présence, dans le premier village, de sols de vallée argileux et compacts où sont situés les jardins maraîchers clôturés, explique-t-elle cette différence.

FICHE 18

PHOTO 22. — *Kutāra*PHOTO 23. — Un jardin irrigué à *Sumgrānā*

NOM DE L'OUTIL : *kutāra* (fém.).

LIEU DE L'OBSERVATION : *Sumgrānā*.

USAGE : La *kutāra* est un chadouf : appareil construit sur le principe du balancier et servant à puiser l'eau dans les puits peu profonds (3 à 4 m de profondeur) creusés dans la vallée de Maradi. Ce mode d'exhaure, très répandu dans les villages environnant Maradi, permet l'irrigation des nombreux jardins, pépinières de légumes ou vergers que l'on y rencontre. Un système complexe de canaux et de planches assure la distribution de l'eau dans l'ensemble de la parcelle (photo 23).

UTILISATEURS : Dans la vallée de Maradi, le jardinage est une activité exclusivement réservée aux hommes. Il en est naturellement de même du maniement du chadouf.

DESCRIPTION (photo 22) : La *kutāra* est formée d'un long balancier fixé perpendiculairement à une poutrelle cylindrique qui, elle-même, repose sur deux fourches de bois dressées verticalement en terre et sur lesquelles elle peut pivoter (deux gorges, creusées à chaque extrémité de la poutrelle, assurant sa stabilité). L'assemblage des deux éléments, balancier et poutrelle, est assurée par une forte cheville, renforcée par une solide ligature. L'extrémité inférieure du balancier est alourdie par un contrepoids d'argile, tandis qu'à son sommet est fixée une longue corde, prolongée par une puisette enalebasse.

OBSERVATIONS : La *kutāra* est d'un usage très ancien dans la vallée de Maradi. Des relations de voyageurs du siècle dernier notaient l'importance des activités maraîchères à *Kalsing*. De

nombreux habitants de la vallée de Maradi sont des descendants de migrants venus de cet État hawsa maintenant situé au Nigeria. On remarquera, par ailleurs, que le nom utilisé pour désigner le chadouf, *kutāra*, est très proche de celui employé dans les oasis du sud algérien (*khétara*). On peut donc émettre l'hypothèse que cet instrument a pénétré dans la vallée de Maradi, par l'intermédiaire de *Katsina*, à la faveur des échanges culturels et commerciaux qui se sont établis entre le nord et le sud du Sahara, le long des voies caravanières.

Il est intéressant de relever ici les analogies anthropomorphiques dont la *kutāra* fait l'objet et que relève le langage. C'est ainsi que la poutrelle horizontale est nommée *mālak kutāra* : la « femme de *kutāra* » ; la cheville de bois fixant le balancier, *būrak kutāra* : le « pénis de *kutāra* » ; le contrepoids de terre, *gīndin kutāra* : les « reins de *kutāra* ». Ces analogies sont évoquées sur le mode plaisant, toutefois elles traduisent une certaine forme d'assimilation entre la conjonction des sexes, l'accouplement et l'acte fécondant que représente l'irrigation.

BIBLIOGRAPHIE

- GRÉGOIRE (E.), 1980. — Étude socio-économique du village de Gourjae, Université de Bordeaux II.
- KOEHLIN (J.), 1980. — Rapport d'étude sur le milieu naturel et les systèmes de production, Université de Bordeaux II.
- MILLEVILLE (P.) et DUBOIS (J.-P.), 1979. — Réponses paysannes à une opération de mise en valeur de terres neuves au Sénégal, in : Maîtrise de l'Espace agraire et développement en Afrique Tropicale, ORSTOM, Paris.
- NICOLAS (G.), 1975. — Dynamique sociale et appréhension du Monde au sein d'une Société haoussa. Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Paris.
- RAULIN (H.), 1967. — La dynamique des techniques agraires en Afrique Tropicale du Nord. Études et documents de l'Institut d'Ethnologie, Paris.
- RAYNAUT (C.), 1967. — Quelques données sur l'horticulture dans la région de Maradi (Niger). Études Nigériennes n° 26, Paris/Niamey.
- RAYNAUT (C.), 1973. — Structures normatives et relations électives. — Étude d'une communauté villageoise haoussa, Mouton, Paris.
- RAYNAUT (C.), 1975. — Le cas de la région de Maradi, in : Sécheresses et Famines du Sahel (J. COPANS éd.), Maspero, Paris.
- RAYNAUT (C.), 1980. — Rapport de synthèse sur les études multidisciplinaires menées dans le département de Maradi, Université de Bordeaux.
- STIGLIANO (M.), 1980. — L'occupation agricole dans le département de Maradi, Université de Bordeaux II.